



IVAN VIRIPAEV DANSE « DELHI »

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

ТАНЕЦ ДЕЛИ

SACD

henschel
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Danse « Delhi »

(Pièce en sept pièces)

Traduit du russe par
TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original
Танец Дели

2009

*Cette traduction est présentée pour la première fois en France le
4 mai 2011 au Théâtre national de la Colline / Paris dans une mise
en scène de Galin Stoev.*

*Première édition
avec le soutien du CNL*

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 978-2-84681-308-2

DANSE « DELHI »
PIÈCE EN SEPT PIÈCES

Pièce n° 1 : <i>Chaque mouvement</i>	145
Pièce n° 2 : <i>À l'intérieur de la danse</i>	157
Pièce n° 3 : <i>Ressenti par toi</i>	167
Pièce n° 4 : <i>Avec calme et attention</i>	179
Pièce n° 5 : <i>Et à l'intérieur et à l'extérieur</i>	191
Pièce n° 6 : <i>Et au début et à la fin</i>	205
Pièce n° 7 : <i>Au fond et à la surface du sommeil</i>	219

Pièce n° 1

Chaque mouvement

PERSONNAGES

CATHERINE.

FEMME ÂGÉE.

ANDREÏ.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, une table basse couverte de quelques magazines. Un divan se trouve près de la table, un peu plus loin, un fauteuil. Quelques posters publicitaires pour des médicaments sont collés sur les murs.

Catherine est assise dans le fauteuil. Elle regarde sa montre. Elle regarde sa montre à plusieurs reprises.

La Femme âgée entre.

FEMME ÂGÉE. – Katia... Malheureusement, tout va très mal... Ta mère est morte.

CATHERINE. – Ouf ! C'est tellement bizarre de ressentir ça. On sait même pas comment réagir.

FEMME ÂGÉE. – Je voudrais tellement t’aider, mais comment ? Je suis avec toi, tu comprends, tu le sais. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Oui, bizarre. La nouvelle est supposée être horrible, pourtant je n’éprouve pas de terreur. Je ne ressens rien du tout. J’entends ce que tu dis, je le comprends, oui. J’ai reçu une nouvelle : ma mère est morte. Mais que peut-on y faire ? Je ne sais même pas comment réagir. Je dois probablement me mettre à pleurer ? Mais je n’en ai pas envie. Une sensation tellement bizarre. Je ne ressens rien.

FEMME ÂGÉE. – Moi aussi, je me sens toute bizarre. C’est un tel drame qui t’arrive. Mais comment je peux t’aider ? Je suis avec toi. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Je ne sais pas quoi faire. Un sentiment tellement bizarre. Plus précisément, ce n’est même pas un sentiment, au contraire, c’est une sorte d’anti-sentiment. Je ne ressens rien du tout. Je suis probablement en état de choc, non ? Tu penses que je suis en état de choc, non ? Un comportement tellement bizarre, inadéquat, c’est probablement comme ça que se traduit l’état de choc. Ma mère est morte, et je ne ressens rien. C’est une réaction bizarre, non ?

FEMME ÂGÉE. – Je ne sais pas. Tout ce que je voudrais, c’est t’aider. Mais comment ? Que puis-je faire ? Je suis avec toi. Avec toi. Peut-être qu’il faut que tu boives un coup ? Tu veux que j’aille à l’épicerie acheter quelque chose à boire ?

CATHERINE. – Pour quoi faire ? Surtout s’il faut aller à l’épicerie. Non, il n’y a pas la moindre nécessité.

FEMME ÂGÉE. – Tu te sentirais mieux après avoir bu un coup. Crois-moi. Tu veux ? J’y vais et j’achète du whisky.

CATHERINE. – Non, je n'ai besoin de rien, merci. Je ne vais pas mal. Bizarre, non ? Je ne vais pas mal du tout. Et pourtant ça devrait être tout le contraire, non ? Je devrais pourtant aller très mal, pas vrai ? Celui à qui on annonce que sa mère est morte doit se sentir mal, c'est bien ça ? Et à moi, ça ne fait rien. Je ne vais pas mal. Je ne ressens rien du tout. Tu te souviens de notre rencontre avec Andreï, il y a un an ? À Kiev ? T'en souviens ?

FEMME ÂGÉE. – Bien sûr. Je m'en souviens très bien. Et ce restaurant sublime, et comment tu as dansé pour nous tous. Andreï est tellement gentil, tellement authentique. Il est très fiable, n'est-ce pas ?

CATHERINE. – Oui. C'est vrai. Il est très fiable, un vrai saint. En fait, pas un vrai saint, bien sûr, mais pas loin de devenir un saint. En tout cas, il ne ment jamais. C'est difficile à croire, mais c'est la vérité. Je sais que c'est un homme qui ne ment jamais.

FEMME ÂGÉE. – Oui, il est étonnant. Et comment il regardait ta danse. Et comment il ressentait chacun de tes mouvements. Tu sais, quand je te regarde danser, j'essaie toujours de fusionner avec chacun de tes mouvements, c'est comme si j'essayais avec toi de devenir une seule et même chose, un truc comme ça. Et c'est si entraînant, si passionnant. Et c'est seulement de cette façon qu'il faut regarder la danse. À mon avis, tout le monde devrait regarder la danse seulement de cette façon. Mais bien sûr, il y en a peu qui la regarde comme ça, presque personne. Eh bien lui, il l'a regardée de cette manière. Un homme subtil et sensible.

(Pause.)

Andrioucha.

(Pause.)

Bien sûr, je m'en souviens.

Pause.

CATHERINE. – Eh bien voilà, hier il m’a téléphoné, alors qu’on ne s’était pas vus depuis six mois.

FEMME ÂGÉE. – Vous ne vous êtes pas vus depuis six mois ? Pourquoi ?

CATHERINE. – Ça n’a pas d’importance. L’important, c’est qu’il a tout à coup décidé de téléphoner. Et on a vraiment bien discuté. C’est vrai que c’était au téléphone. Mais même au téléphone. Ça fait longtemps que je n’ai pas si bien discuté avec quelqu’un. Et pour moi, pour moi, ça a été une discussion très importante. Une discussion importante et sérieuse qui a eu lieu au bon moment.

FEMME ÂGÉE. – Comme on dit : qu’est-ce qu’on peut imaginer de mieux ? « Une discussion importante qui a lieu au bon moment », qu’est-ce qu’on peut imaginer de mieux ?

Pause.

CATHERINE. – À propos, il doit venir ici, d’une minute à l’autre.

FEMME ÂGÉE. – Quoi, quoi ? Qui ? Andrioucha ? Ici ? Maintenant ?

CATHERINE. – Oui. D’une minute à l’autre. Quelle heure est-il ?

La Femme âgée regarde sa montre.

FEMME ÂGÉE. – Cinq heures moins douze.

CATHERINE. – Eh bien, dans douze minutes alors.

FEMME ÂGÉE. – Andrioucha va venir ici ?

CATHERINE. – Oui. On s’est fixé rendez-vous ici. Je pensais rester ici jusqu’à cinq heures et qu’ensuite il viendrait me chercher et qu’on irait dîner quelque part.

L’Infirmière entre. Elle tient dans la main droite une fine pochette contenant des papiers.

INFIRMIÈRE. – Pardonnez-moi. Je suis navrée de ce qui est arrivé. Et je voudrais...

CATHERINE. – Excusez-moi. Pourriez-vous revenir un peu plus tard ? Dans une demi-heure d’accord ?

INFIRMIÈRE. – Oui, oui, bien sûr. C’est juste que vous devez signer quelque chose, c’est une formalité...

CATHERINE. – Dans une demi-heure, c’est possible ?

INFIRMIÈRE. – Mais je voulais aussi vous dire...

FEMME ÂGÉE. – S’il vous plaît, pourriez-vous nous laisser discuter ici en tête à tête pendant une demi-heure environ ? D’accord ?

INFIRMIÈRE. – D’accord. Je vais revenir plus tard. Peut-être que vous avez besoin d’eau.

CATHERINE. – Non, non. Nous n’avons besoin de rien.

FEMME ÂGÉE. – Nous avons besoin de discuter.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi.

L’Infirmière sort.

CATHERINE. – Donc, vous allez bientôt vous revoir.

FEMME ÂGÉE. – Mon Dieu, comme c’est inattendu.

CATHERINE. – Combien de temps que vous ne vous êtes pas vus ?

FEMME ÂGÉE. – Pile un an. Mais nous ne nous sommes, en tout et pour tout, vus qu'une seule fois, à l'époque à Kiev, le jour où tu as dansé.

CATHERINE. – Eh bien aujourd'hui, il va venir, ici, dans quelques minutes.

Pause.

FEMME ÂGÉE. – Excuse-moi d'intervenir dans ta vie privée, mais je ne peux pas ne pas te demander...

CATHERINE. – Oui ?

FEMME ÂGÉE. – Qu'est-ce qu'il est... ? Il semble qu'il soit amoureux de toi, oui ? Parce que ce n'est pas un simple flirt, c'est quelque chose de sérieux de son côté ?

CATHERINE. – Oh mon Dieu ! Oh non ! Qu'est-ce que tu racontes ?! Non ! Bien sûr que non. Il est marié. Et puis ce n'est pas du tout ce que tu...

FEMME ÂGÉE. – Andrioucha est marié ? Tu es sérieuse ? Il est marié ?

CATHERINE. – Et il a des enfants. Deux, je crois. Et il a une bonne famille. Ce n'est pas du tout ce genre de relation que nous avons. Oh Seigneur ! Tu as pensé tout ce temps que nous avions une aventure ?

FEMME ÂGÉE. – Bien sûr, oui. J'en étais complètement sûre. Parce que ce n'est pas le cas ? Dis-moi franchement, tu dis tout ça juste pour que ça reste caché, juste pour que ça reste secret ? Je comprends, il est marié.

CATHERINE. – Oh Seigneur ! Non. Comment tu peux être aussi conne ? Non ! Oh non, tu n'es pas conne à ce point ?

FEMME ÂGÉE. – J'en suis sûre, c'est la vérité.

CATHERINE. – Non !

FEMME ÂGÉE. – Tu veux juste que ça reste caché. J'en suis sûre. Et même maintenant, tu te conduis comme ça parce que tu veux que ça reste caché.

CATHERINE. – Qu'est-ce que t'es conne, mon Dieu, non mais quelle conne ! Ah, ah !

Catherine rit.

FEMME ÂGÉE. – C'est ça, c'est ça. Je ne crois pas à ton rire. C'est fait exprès !

CATHERINE. – Oh non, pas ça. Il ne faut pas me faire rire.

FEMME ÂGÉE. – Ce n'est pas un vrai rire, c'est de la supercherie. Je vois à travers toi.

Catherine rit de plus en plus fort, elle pique un fou rire.

CATHERINE. – Je ne peux pas entendre ça, je t'en prie, arrête de débiter des conneries, sinon je vais mourir de rire.

FEMME ÂGÉE. – Ce rire ne me fait rien. Surtout que maintenant je vois clairement que vous avez une aventure. Et ce rire en est la preuve. Avoue !

Catherine s'étouffe de rire.

CATHERINE. – Je t'en prie !

FEMME ÂGÉE. – Haha ! Il y a quelque chose de tragiquement malsain dans ce rire ! Haha ! Je t'ai eue ! Ton mystère est dévoilé !

CATHERINE. – Je t'en prie !

(Catherine rit, elle ne peut plus s'arrêter. Andreï entre. Il s'arrête à la porte, regarde avec étonnement Catherine qui rit.)

Ne t'étonne pas, de mon rire, si tu en apprenais la cause, tu te mettrais toi aussi à rigoler.

ANDREÏ. – Je vous apporte de l'eau ? Vous voulez ?

CATHERINE. – Aucun besoin d'eau, arrête. Je ne suis pas en crise d'hystérie, j'ai vraiment envie de rire. Pfouhh !

(Catherine se remet un peu, se calme. Andreï avance dans la pièce, s'assied sur le divan à côté de Catherine.)

Pfououhh ! Ce n'est pas parce que ma mère est morte et que je suis en crise d'hystérie, comme tu l'as probablement pensé. Ce n'est pas ça. C'est parce que voilà, tu vois cette personne ? Vous vous connaissez, tu te souviens ?

ANDREÏ. – Euh... bien sûr. Vous étiez à Kiev.

FEMME ÂGÉE. – Nous nous souvenions de cela tout à l'heure.

CATHERINE. – Et elle a décidé que nous avions une aventure. Elle pense que toi et moi, nous sommes amants.

ANDREÏ. – Ah bon. Rigolo.

FEMME ÂGÉE. – À vrai dire, ce n'est pas mon affaire.

ANDREÏ. – À vrai dire, ce n'est pas ça.

CATHERINE. – C'est tout simplement impossible.

ANDREÏ. – Eh bien, théoriquement bien sûr, c'est possible...

CATHERINE. – Mais tu as des enfants. Et puis tu aimes ta femme.

ANDREÏ. – Eh bien, oui. Ça y ressemble. Quoique... Quoique, qu'est-ce que l'amour ? Voilà, comme on dit, une grande question.

Une longue pause.

FEMME ÂGÉE. – Et qu'est-ce que, à votre avis, l'amour est au juste ? Vous le savez ?

Pause.

ANDREÏ. – Je sais ce qui vient d'arriver. Alina Pavlovna est décédée. On me l'a dit en bas. Accepte mes condoléances. Je ne sais même pas quoi dire.

FEMME ÂGÉE. – Moi aussi je voudrais aider, mais comment ? En faisant quoi ?

CATHERINE. – Bizarre. Ça fait une bonne demi-heure, et je ne ressens toujours rien de vraiment tragique. Je ressens au contraire tout à fait autre chose. C'est très bizarre. Quand je riais, ça me faisait tellement rire. Ça me faisait véritablement rire. Et donc, alors même que je riais, j'ai pensé, je dois maintenant avoir probablement l'air d'une femme qui a une crise d'hystérie à cause de la mort de sa mère. Alors que ce n'est pas ça. Je riais c'est vrai, je riais simplement à cause d'une blague. Parce que celle-là a pensé que nous avions une aventure. Quelle bêtise. Et ça fait rire. Vraiment, ça fait rire. Et c'est bizarre. Parce que moi, j'aime beaucoup ma mère. Je l'aimais. Nous avions des relations, tellement sincères, même encore hier, quand elle a eu son attaque. Mais je ne ressens rien. J'ai

ri, c'est vrai, à cause d'une blague. C'est vrai. À cause d'une blague. C'est vrai, c'est vrai. Ça fait tellement rire ! De penser que nous avons une aventure Andreï et moi. Quelle aventure ? Seigneur ! Ça fait rire.

(Pause.)

À l'époque à Kiev, je l'ai regardé et j'ai pensé : « Seigneur c'est lui. » Oui, Andreï. À l'époque, c'est précisément ça que j'ai pensé, « c'est lui ». Et dès que j'ai commencé à danser, j'ai commencé à le ressentir. Ressentir que c'était Toi. J'ai commencé ma danse, simplement, comme d'habitude. D'abord pour tout le monde. Mais ensuite, tout à coup, j'ai senti... Et là, vous allez me croire, et là, vous allez maintenant comprendre que je n'exagère pas, c'est tout à coup, mon cœur, qui m'a dit : « C'est lui ! » Comme c'est souvent décrit dans la littérature, « le cœur lui a chuchoté », et c'est précisément comme ça. Ça s'est passé précisément comme ça. Comme c'est décrit dans la littérature. Le cœur me l'a chuchoté pendant la danse. La danse, vous savez, que c'est tout pour moi. C'est que ma danse, c'est ma vérité, mon sens. Et voilà que pendant la danse, j'ai entendu mon cœur. Et mon cœur m'a dit : « C'est Lui. »

(Catherine prend la main d'Andreï dans la sienne. Le regarde dans les yeux.)

C'est toi. Je t'aime Andreï. Je m'apprêtais à te le dire aujourd'hui et voilà que je te l'ai dit.

Andreï regarde Catherine en silence. La Femme âgée leur tourne le dos et pleure. L'Infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Je comprends, c'est un grand drame qui vous arrive. Mais on va vous aider. Et pour qu'on puisse vous aider, vous devez signer ces papiers-là. Comme quoi vous ne demandez pas d'autopsie et quelques documents encore. Et seulement après, nous pourrons transférer le corps à la morgue. Il faut le faire.

L'Infirmière tend les papiers à Catherine. Catherine lit. Elle signe une page. Puis une deuxième. Puis elle regarde Andreï. Andreï la regarde. Catherine signe un autre papier. La Femme âgée, assise dans un coin, pleure. Catherine signe les papiers.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 2

À l'intérieur de la danse

PERSONNAGES

CATHERINE.

FEMME ÂGÉE.

ANDREÏ.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, un divan et deux fauteuils. Sur le mur, un grand miroir. Dans la pièce, Catherine et Andreï.

CATHERINE. – Mais tu ne m'as toujours rien répondu. Pardonne-moi, mais tu devrais, probablement, me dire au moins quelque chose.

ANDREÏ. – Oui, oui, bien sûr. Mais je pense, juste, que ce n'est pas tout à fait le bon moment.

CATHERINE. – Comprends-moi, Andreï, ce n'était pas tout à fait simple pour moi de donner cette explication. Je suis tout de même une femme et je t'ai avoué la première mon amour.

ANDREÏ. – Eh bien, tu veux qu'on discute directement ici et maintenant ou qu'on aille quelque part boire un coup, dîner ?

CATHERINE. – Ici et maintenant.

ANDREÏ. – Eh bien, d'accord. Ce sera comme tu veux.

Longue pause.

CATHERINE. – J'ai compris. Tu ne m'aimes pas.

ANDREÏ. – Pardonne-moi.

(Pause.)

J'ai été ravi par ta danse. Elle m'émerveille. Quand je te regarde danser, je sens, une certaine fusion avec toi, avec Dieu, avec la nature. Mais ça n'a rien à voir avec l'amour que j'éprouve pour ma femme. J'aime ma femme. Je veux vivre avec elle jusqu'à la fin de mes jours, je suis vraiment navré.

Pause.

CATHERINE. – J'ai tellement mal.

ANDREÏ. – Mais, que peut-on faire ?

CATHERINE. – Il n'y a rien à faire dans le cas présent.

(Pause.)

C'est bête, comme ça s'est passé. Parce que j'étais sûre que c'était réciproque. Je n'avais aucun doute sur toi, et voilà que ce qui s'est passé, c'est que j'ai commis une erreur. Et à cause de cette erreur, j'ai maintenant affreusement mal.

(Pause.)

J'ai si atrocement mal.

ANDREÏ. – Qu'est-ce que je peux, faire pour toi ?

CATHERINE. – Rien. Mais pendant quelque temps nous ne devons plus nous voir, entendu ?

ANDREÏ. – Bien sûr. C'est toi qui décides. Mais il est vrai que, toi et ta danse, vous allez me manquer.

CATHERINE. – Il n'y a rien à y faire, mais il ne faut pas non plus que tu viennes à mes spectacles, au moins pendant quelque temps.

ANDREÏ. – Je suis vraiment navré de te faire du mal, Katia. Crois-moi, tout ça va passer. De toute façon, ça n'est qu'un sentiment. C'est simplement un sentiment, et tous les sentiments passent. Il faut juste du temps. Prends sur toi, et le temps effacera cet amour de ton cœur.

CATHERINE. – Tu ne sais probablement rien de ce qui concerne le cœur. Tu ne sais donc pas que l'amour et le cœur sont une seule et même chose ? Qui n'a pas d'amour n'a pas de cœur. Parce que ce n'est qu'une seule et même chose, parce que c'est une entité, tu ne sais donc pas ça ? Je suis navrée, si tu ne le sais pas, je suis vraiment navrée.

ANDREÏ. – J'ai de l'amour, Katia. Et mon amour, se trouve dans mon cœur. Seulement, cet amour est pour une autre femme. J'aime une autre femme, Katia. Excuse-moi, mais j'ai été obligé de te le dire. C'est toi-même qui m'a forcé à le dire. Pardonne-moi. Je suis vraiment navré, pour toi. Excuse-moi.

Andrei se lève et sort. Catherine reste assise dans le fauteuil, sa nuque et son dos se reflètent dans le grand miroir sur le mur. Pause. Catherine examine son reflet dans le miroir. La Femme âgée entre.

FEMME ÂGÉE. – Katia... Malheureusement, tout va très mal... Ta mère est morte.

CATHERINE. – Ouf ! C'est tellement bizarre de ressentir ça. On sait même pas comment réagir.

FEMME ÂGÉE. – Je voudrais tellement t'aider, mais comment ? Je suis avec toi, tu comprends, tu le sais. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Oui, bizarre. La nouvelle est supposée être horrible, pourtant je n'éprouve pas de terreur. Je ne ressens rien du tout. J'entends ce que tu dis, je le comprends, oui. J'ai reçu une nouvelle : ma mère est morte. Mais que peut-on y faire ? Je ne sais même pas comment réagir. Je dois probablement me mettre à pleurer ? Mais je n'en ai pas envie. Une sensation tellement bizarre. Je ne ressens rien.

FEMME ÂGÉE. – Moi aussi, je me sens toute bizarre. C'est un tel drame qui t'arrive. Mais comment je peux t'aider ? Je suis avec toi. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Je ne sais pas quoi faire. Un sentiment tellement bizarre. Plus précisément, ce n'est même pas un sentiment, au contraire, c'est une sorte d'anti-sentiment. Je ne ressens rien du tout. Je suis probablement en état de choc, non ? Tu penses que je suis en état de choc, non ? Un comportement tellement bizarre, inadéquat, c'est probablement comme ça que se traduit l'état de choc. Ma mère est morte, et je ne ressens rien. C'est une réaction bizarre, non ?

FEMME ÂGÉE. – Je ne sais pas. Tout ce que je veux, c'est t'aider. Mais comment ? Que puis-je faire ? Je suis avec toi. Avec toi. Peut-être qu'il faut que tu boives un coup ? Tu veux que j'aille à l'épicerie acheter quelque chose à boire ?

CATHERINE. – Pour quoi faire ? Surtout s'il faut aller à l'épicerie. Non, il n'y a pas la moindre nécessité.

FEMME ÂGÉE. – Tu te sentirais mieux après avoir bu un coup. Crois-moi. Tu veux ? J’y vais, j’achète du whisky.

CATHERINE. – Non, je n’ai besoin de rien, merci. Je ne vais pas mal. Bizarre, non ? Je ne vais pas mal du tout. Et pourtant ça devrait être tout le contraire, non ? Je devrais pourtant aller très mal, pas vrai ? Celle à qui on annonce que sa mère est morte doit se sentir mal, c’est bien ça ? Et à moi, ça ne fait rien. Je ne vais pas mal. Je ne ressens rien du tout. Tu te souviens de notre rencontre avec Andreï, il y a un an ? À Kiev ? Tu t’en souviens ?

FEMME ÂGÉE. – Bien sûr. Je m’en souviens très bien. Et ce restaurant sublime, et comment tu as dansé pour nous tous. Andreï est tellement gentil, tellement authentique. Il est très fiable, n’est-ce pas ?

CATHERINE. – Oui. C’est vrai. Il est très fiable, un vrai saint. En fait, pas un vrai saint, bien sûr, mais pas loin de devenir un saint. En tout cas, il ne ment jamais. C’est difficile à croire, mais c’est la vérité. Je sais que c’est un homme qui ne ment jamais.

FEMME ÂGÉE. – Oui, il est étonnant. Et comment il regardait ta danse. Tu sais, pour moi, c’est très important, comment une personne regarde une danse. J’observe depuis de nombreuses années, comment les gens regardent la danse. Parce que je, vais souvent regarder comment on interprète la danse. Et, tu sais, je ne peux pas m’empêcher d’examiner le public, et comment il regarde. Et, moi aussi, j’ai mon propre avis sur le sujet. Je suis persuadée qu’il faut non pas regarder la danse, mais l’écouter. Mais écouter, il est vrai, pas avec les oreilles, écouter avec tout son être. Il faut, comment dire ça mieux, il faut devenir un seul et même être avec le danseur, il faut laisser la danse te pénétrer, il faut t’abandonner à elle, il faut, que la danse prenne possession de toi. Et quand le danseur et

toi, tout à coup vous, devenez une seule entité, alors tous ceux qui regardent la même danse, deviennent une même entité, deviennent la même danse. Et alors il n'existe plus ni celui qui danse, ni celui qui regarde, seule existe la danse et rien d'autre. Mais ce n'est pas tout le monde qui regarde comme ça.

Pause.

CATHERINE. – Lui regardait précisément comme ça.

FEMME ÂGÉE. – Oui, il regardait convenablement. Il est vrai, qu'il se laissait parfois distraire, mais c'était lié, probablement, à l'intensité de l'émotion.

(Pause.)

Andrioucha.

(Pause.)

Bien sûr, je m'en souviens.

Pause.

CATHERINE. – C'est étonnant que vous ne vous soyez pas rencontrés tout à l'heure.

FEMME ÂGÉE. – Nous ne nous sommes pas rencontrés ? Mais, où est-ce qu'on aurait pu se rencontrer, Katioucha ?

CATHERINE. – Il était là il y a précisément cinq minutes.

FEMME ÂGÉE. – Quoi, quoi ?! Qu'est-ce que tu dis ? Andrioucha ? Où ? Ici ?

CATHERINE. – Oui. Il est venu ici. Je lui ai demandé de venir ici. J'avais besoin de lui dire quelque chose de très important, et je ne pouvais pas partir d'ici, parce que l'état de maman empirait.

L'Infirmière entre. Elle tient dans la main droite une fine pochette contenant des papiers.

INFIRMIÈRE. – Pardonnez-moi. Je suis navrée de ce qui est arrivé. Et je voudrais...

CATHERINE. – Excusez-moi. Pourriez-vous revenir un peu plus tard ? Dans une demi-heure d'accord ?

INFIRMIÈRE. – Oui, oui, bien sûr. C'est juste que vous devez signer quelque chose, c'est une formalité...

CATHERINE. – Dans une demi-heure, c'est possible ?

INFIRMIÈRE. – Mais je voulais aussi vous dire...

FEMME ÂGÉE. – S'il vous plaît pourriez-vous nous laisser discuter ici en tête à tête pendant une demi-heure environ ? D'accord ?

INFIRMIÈRE. – D'accord. Je vais revenir plus tard. Peut-être que vous avez besoin d'eau.

CATHERINE. – Non, non. Nous n'avons besoin de rien.

FEMME ÂGÉE. – Nous avons besoin de discuter.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi.

L'Infirmière sort.

CATHERINE. – Ma danse naît toujours de mon cœur.

Pause.

FEMME ÂGÉE. – Je sais que ta mère dans son enfance rêvait de devenir danseuse, c'est pour ça qu'elle a aimé ta danse.

Désormais elle danse avec toi, désormais elle danse dans ton cœur. Vous avez désormais une danse à deux.

CATHERINE. – C'est probablement ça. Mais pour l'instant je ne ressens rien de tel, le temps doit probablement passer avant que je puisse véritablement prendre conscience de ce qui vient d'arriver.

FEMME ÂGÉE. – Katia, ta maman, a pu te transmettre ce don étonnant – celui de percevoir aussi profondément ton propre cœur. C'est cela l'essentiel. Parce que Katia, ta danse naît chez toi de ton cœur même. Et le cœur – c'est, probablement, Dieu ou la nature eux-mêmes. Peu importe le nom qu'on lui donne, c'est le fond qui importe.

Andreiï entre.

ANDREÏ. – Je sais ce qui vient d'arriver. Alina Pavlovna est décédée. On me l'a dit en bas, et j'ai décidé de revenir. Accepte mes condoléances. Je ne sais même pas quoi dire.

FEMME ÂGÉE. – Bonjour, Andrioucha. Nous nous connaissons autrefois, vous vous souvenez ?

ANDREÏ. – Oui, bien sûr. Je me souviens très bien de vous. Nous nous sommes vus à Kiev.

FEMME ÂGÉE. – Katia dansait, et c'était si beau ! Je me souviens très bien comment vous regardiez, Andreï.

ANDREÏ. – Je t'ai menti, Katia. J'ai menti tout le temps, du début à la fin. J'ai tout simplement eu la trouille. J'avais tout simplement peur de ce qui pouvait suivre. J'ai eu peur de la responsabilité. Je suis habitué à considérer que tout ne tient qu'à moi, tout ce qu'il y a autour, tout le monde terrestre. J'ai toujours l'impression de tout contrôler. Je pense à ce que vont devenir ma femme, mes enfants, je

suis sûr qu'ils ne survivront pas sans moi, j'ai un complexe d'hyperpuissance, Katia, parce que j'ai la trouille. Je suis un trouillard, Katia. Et je t'ai trompée parce que je t'aime. Ça fait longtemps que je t'ai à l'intérieur de moi, mais je n'osais pas te le dire. Le sentiment de responsabilité m'en empêchait. J'ai décidé de te mentir, mais quand j'ai su que ta mère était décédée, j'ai pensé qu'en ce moment tu éprouvais beaucoup trop de malheur et pas une goutte de joie. Je veux t'offrir notre joie, celle que nous avons méritée tous les deux. Je ne peux plus vivre dans mon propre égoïsme et par peur de mentir à moi et aux autres. Je suis noyé dans mes manies et dans le mensonge. Je t'aime.

Catherine se lève, s'approche d'Andreï, l'enlace. Ils s'assoient sur le divan, restent assis, serrés l'un contre l'autre. La Femme âgée leur tourne le dos et pleure. L'Infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Je comprends, c'est un grand drame qui vous arrive. Mais on va vous aider. Et pour qu'on puisse vous aider, vous devez signer ces papiers-là. Comme quoi vous ne demandez pas d'autopsie et quelques documents encore. Et seulement après, nous pourrons transférer le corps à la morgue. Il faut le faire.

L'Infirmière tend les papiers à Catherine. Catherine lit. Elle signe une page. Puis une deuxième. Puis elle regarde Andreï. Andreï la regarde. Catherine signe un autre papier. La Femme âgée, assise dans un coin, pleure. Catherine signe les papiers.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 3

Ressenti par toi

PERSONNAGES

CATHERINE.

ALINA PAVLOVNA.

FEMME ÂGÉE.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, quatre fauteuils en rotin, une petite table basse en verre, couverte de quelques magazines. Accrochée au mur, la reproduction d'un tableau en puzzle collé sur un carton.

Dans la pièce, Catherine et Alina Pavlovna. Alina Pavlovna regarde sa montre. À plusieurs reprises, elle regarde sa montre.

Pause.

CATHERINE. – Maman. J'ai eu une discussion sérieuse avec Andreï. Je lui ai tout raconté. Je lui ai ouvert mes sentiments. J'ai dit que je l'aimais.

Pause.

ALINA PAVLOVNA. – Oui... je pressentais que c'était sur le point d'arriver. Et alors, qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

CATHERINE. – Il est resté longtemps sans rien dire. Longtemps sans rien dire. Et ensuite... Ensuite il a dit qu'il aimait sa femme et il est parti.

ALINA PAVLOVNA. – Ouf ! Quel drame. Tu dois avoir très mal ?

CATHERINE. – À cette seconde, le monde a sombré en enfer. J'ai éprouvé une douleur insupportable.

ALINA PAVLOVNA. – Ma pauvre. Je suis tellement navrée pour toi. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ma fille ?

CATHERINE. – Il est important pour moi de te raconter ça afin que tu m'écoutes et que tu me comprennes.

ALINA PAVLOVNA. – Oui, malheureusement, c'est tout ce que je peux faire désormais – écouter et comprendre.

CATHERINE. – Mais aussi accepter, maman. Accepter ma vie et tous les événements de ma vie tels qu'ils sont. C'est très important pour moi, maman.

ALINA PAVLOVNA. – J'ai toujours essayé de le faire. Pendant toute notre vie commune.

CATHERINE. – J'apprécie hautement, maman, c'est pour ça qu'il est important pour moi de te raconter ce qui s'est passé. C'est le deuxième événement le plus important de ma vie. Le premier événement que tu as dû accepter, c'était ma danse. Même si tu ne l'as pas accepté tout de suite, tu es même tombée malade à cause de ça.

ALINA PAVLOVNA. – Mais j’ai fini par l’accepter et ce n’est plus la peine de s’en souvenir. Pour ce qui concerne, ton malheur. Crois-moi, non seulement je l’accepte, j’essaie, je le dis en toute honnêteté, j’essaie avec tout mon cœur de vivre ce malheur avec toi. Je voudrais avoir aussi mal que toi. Je voudrais éprouver la même chose que toi.

CATHERINE. – C’est précisément pour ça que j’ai décidé de tout te raconter dans l’ordre. Pour que tu comprennes ce qui m’est arrivé. D’abord une forte douleur. J’ai ressenti une douleur aussi forte à l’époque à Delhi, quand ma danse a commencé à naître en moi. Cette douleur est comme un morceau de fer chauffé à blanc serré contre le cœur. Et c’est donc ça qui m’est arrivé au début.

ALINA PAVLOVNA. – Seigneur, je suis navrée pour toi !

Pause.

CATHERINE. – Mais ensuite, Andreï est revenu. Et il a dit qu’il m’avait menti, que c’était un moment de faiblesse. Qu’il avait eu peur de trahir sa femme et ses enfants. Mais qu’il a compris que la trahison n’était pas là mais au contraire dans le mensonge. Et ça fait déjà longtemps qu’il trompe sa femme en m’aimant moi. Il m’a dit qu’il m’aime. Il m’aime, maman. Nous sommes heureux. Je suis heureuse, maman. Heureuse exactement comme à l’époque – quand ma danse « Delhi » a pris forme. Et tout est exactement pile comme à l’époque. D’abord une forte douleur, ensuite une grande joie ! Voilà maman. Voilà ce qui m’est arrivé. Maintenant, tu sais tout. Je te prie de l’accepter.

Pause.

ALINA PAVLOVNA. – Oui, tout est comme à l’époque.

CATHERINE. – Tout est comme à l'époque !

ALINA PAVLOVNA. – Oui.

Pause.

CATHERINE. – Et c'est comme à l'époque que je te prie de l'accepter. C'est très important pour moi, que tu l'acceptes.

Pause.

ALINA PAVLOVNA. – C'est une relation malheureuse. Andreï est marié, il a des enfants. C'est une malheureuse histoire et un malheureux amour.

(Pause.)

Et l'amour malheureux ne peut pas être un amour authentique.

(Pause.)

L'amour ne peut pas être un malheur. Le malheur ne peut pas être l'amour.

Pause.

CATHERINE. – Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais sûre de ta réaction. Je m'attendais à ça.

(Pause.)

J'ai toujours été pour toi non seulement ta fille, mais avant tout une copine dans le malheur. Tu m'as élevée comme une copine pour ton malheur. Deux choses dont tu as rêvé dans la vie et qui ne se sont pas réalisées, « danse » et « amour » – ces deux choses t'ont rendue malheureuse. Tu as rêvé de devenir une grande danseuse et tu ne l'es pas devenue. Tu as rêvé de rencontrer l'amour et tu ne l'as pas rencontré. Tu voulais avoir une copine dans le malheur et tu as décidé que ce serait ta propre fille. Mais malheur à toi, ta fille est devenue une grande danseuse et a rencontré l'amour véritable. Voilà ce que tu ne peux pas

accepter. Et je viens seulement maintenant de le comprendre définitivement, bien que je l'aie déjà soupçonné auparavant. Il y a quelques années, je t'ai montré pour la première fois ma danse « Delhi » et ce que j'ai vu dans tes yeux, ce n'était pas la joie mais la rage. C'était la jalousie. C'est ce que j'ai pensé au début, mais ensuite, quand tu as eu l'air d'accepter ma danse, j'ai décidé que je m'étais trompée, que tu avais simplement eu une réaction inhabituelle à ma danse bizarre. Mais maintenant, maintenant je n'ai plus aucun doute, c'était de la jalousie. Parce qu'à présent tout se répète comme à l'époque. Tu ne peux pas accepter mon bonheur, tu n'as pas besoin de connaître la vérité du bonheur. Tu ne veux ni l'entendre ni la permettre, mais elle sonne malgré tout partout. Eh bien écoute encore une fois la vérité, maman : le bonheur existe ! Danser sa danse et aimer son amoureux, c'est ça le bonheur !

Pause.

ALINA PAVLOVNA. – Oui, tout est comme à l'époque.

CATHERINE. – Tout est comme à l'époque.

L'Infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Je vous prie de me pardonner de vous interrompre. Alina Pavlovna, il faut que vous alliez dans votre chambre, le docteur viendra vous voir dans cinq minutes. Il veut vous examiner.

ALINA PAVLOVNA. – Oui, oui, j'arrive. Nous allons juste finir de discuter deux minutes, d'accord ?

INFIRMIÈRE. – Je vous attends dans votre chambre.

L'Infirmière sort.

ALINA PAVLOVNA. – Et maintenant je vais te dire une vérité. Et ma vérité est aussi courte que la tienne. La voilà. Ce n'est pas ta danse qui m'indigne mais le contenu de ta danse. Tu glorifies la tragédie, la crasse et le drame. Tu appelles « bonheur » le drame, et ça te rend heureuse. Tu changes le drame en bonheur et ça te rend heureuse. Le drame ne devient pas bonheur, mais toi, tu deviens heureuse et ça me met en rage. Tu fais passer ton désir pour la réalité. Tu prends la vie des misérables, des malades, des laids, des estropiés qui vivent à Delhi, qui sont dans le malheur, et tu crées à partir de ça une belle danse qui ravit tout le monde. Tu deviens célèbre en chantant le malheur des autres. Tu dances et tu reçois la gloire, mais ceux que tu dances, meurent de misère et de maladie. Tu deviens heureuse en montrant les malheurs des autres. Voilà ce que je n'accepte pas. Et c'est pareil avec Andreï. Tu aimes celui qui a trahi sa famille. Celui qui a apporté le malheur aux autres. Vous êtes heureux et sa femme et ses enfants ne le sont plus. Votre bonheur est obtenu au prix du malheur des autres. Voilà ton trait essentiel contre lequel je me rebelle. Et je suis malheureuse non pas parce que tu es heureuse. Je suis malheureuse non pas parce que j'ai un cancer à l'estomac, bien que cela compte aussi évidemment, mais parce que la vie tout entière me paraît un drame sans fin. Et c'est ainsi. La vie, est un drame sans fin ! Oui ! Je l'ai toujours pensé. Je le pensais déjà avant qu'on établisse mon diagnostic.

CATHERINE. – Ton opération a été un succès, tu n'as plus de cancer, maman, et tu le sais. Voilà que tu recommences à exagérer.

ALINA PAVLOVNA. – Arrête de te faire des illusions au sujet de ma vie. Ma vie ne peut pas devenir encore plus malheureuse, parce qu'elle est déjà malheureuse. La vie est malheureuse en soi, et pas pour une raison ou pour une autre. Mais ce qui me met le plus en rage dans cette

vie, c'est ta position selon laquelle même le malheur de ta propre mère constitue une possibilité pour la manifestation de ton bonheur. Je ne serais pas étonnée si après ma mort, tu crées une danse « Le malheur de ma mère ». Tu es faite ainsi – être heureuse, au prix du malheur des autres. Et cela, pardonne-moi, je ne peux pas l'accepter. Et je te prie de considérer que notre discussion à ce sujet est close à jamais.

Alina Pavlovna se lève et se dirige vers la porte.

CATHERINE. – Le bonheur existe, maman. J'espère que tu parviendras malgré tout à en prendre conscience.

Alina Pavlovna s'arrête sur le seuil de la porte.

ALINA PAVLOVNA. – La vie est une souffrance, ma petite fille. Je te souhaite de le découvrir au plus vite.

Alina Pavlovna sort. Catherine est assise dans le fauteuil, près de la table basse. Sur le mur, la reproduction en puzzle reste collée sur son carton.

La Femme âgée entre.

FEMME ÂGÉE. – Katia... Malheureusement tout va très mal... Olga, la femme d'Andreï, a mis fin à ses jours. Elle s'est empoisonnée avec je ne sais quel médicament. Les enfants étaient avec Andreï. Ils se promenaient. C'est Andreï lui-même qui m'a téléphoné, il était dans un tel état, qu'il ne pouvait rien expliquer clairement. Il a dit qu'il t'a appelée la première mais que ton téléphone était éteint, parce que tu étais, probablement, auprès de ta maman à l'hôpital. Alors j'ai décidé de me rendre ici. Tiens bon, Katia.

CATHERINE. – Ouf ! C'est tellement bizarre de ressentir ça. On sait même pas comment réagir.

FEMME ÂGÉE. – Je voudrais tellement t'aider, mais comment ? Je suis avec toi, tu comprends, tu le sais. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Oui, bizarre. La nouvelle est supposée être horrible, pourtant je n'éprouve pas de terreur. Je ne ressens rien du tout. J'entends ce que tu dis, je le comprends, oui. J'ai reçu une nouvelle : une personne est morte à cause moi. Mais que peut-on y faire ? Je ne sais même pas comment réagir. Je dois probablement me mettre à pleurer ? Mais je n'en ai pas envie. Une sensation tellement bizarre. Je ne ressens rien.

FEMME ÂGÉE. – Moi aussi, je me sens toute bizarre. C'est un tel drame. Mais que peut-on y faire ?

CATHERINE. – Je ne sais pas quoi faire. Un sentiment tellement bizarre. Plus précisément, ce n'est même pas un sentiment, au contraire, c'est une sorte d'anti-sentiment. Je ne ressens rien du tout. Je suis probablement en état de choc, non ? Tu penses que je suis en état de choc, non ? Un comportement tellement bizarre, inadéquat, c'est probablement comme ça que se traduit l'état de choc. Une personne est morte à cause de moi, et je ne ressens rien. C'est une réaction bizarre, non ?

FEMME ÂGÉE. – Je ne sais pas. Peut-être qu'il faut que tu boives un coup ? Tu veux que j'aille à l'épicerie acheter quelque chose à boire ?

CATHERINE. – Pour quoi faire ? Surtout s'il faut aller à l'épicerie. Non, il n'y a pas la moindre nécessité.

FEMME ÂGÉE. – Tu te sentirais mieux après avoir bu un coup. Crois-moi. Tu veux ? J'y vais, j'achète du whisky.

CATHERINE. – Non, je n'ai besoin de rien, merci. Je ne vais pas mal. Bizarre, non ? Je ne vais pas mal du tout. Et

pourtant ça devrait être tout le contraire, non ? Je devrais pourtant aller très mal, pas vrai ? Celle à qui on annonce qu'une personne est morte à cause d'elle, doit se sentir mal, c'est bien ça ? Et à moi, ça ne fait rien. Je ne vais pas mal. Je ne ressens rien du tout. Tu te souviens de cette soirée, à Kiev, quand j'ai dansé la danse « Delhi » pour la première fois, pour toi et maman, et il y avait aussi Andreï ?

FEMME ÂGÉE. – Tu me poses la question sérieusement ?! Mais comment j'aurais pu oublier un moment pareil ?! Cela restera à jamais le plus grand événement de ma vie. J'étais bouleversée. Ce jour-là, j'ai compris ce qu'est la danse. En quoi réside son fond, son sens. J'ai compris que tout ce qui nous entoure, est danse. Que nous sommes tous des danseurs qui tournent dans cette danse. Mais ça n'est pas si facile à voir. Et moi, j'ai pu le voir grâce à toi, grâce à ta danse « Delhi ». Je suis danseur. Je suis la danse. Je suis la fin de la danse.

Pause.

CATHERINE. – Tu te souviens de la première réaction de maman ? Tu te souviens comment elle m'a crié dessus ?

FEMME ÂGÉE. – C'est parce qu'elle était bouleversée. Mais ensuite, elle a malgré tout, accepté ta danse.

CATHERINE. – Quelques années plus tard. Ça s'est passé tout récemment. Pendant deux ans, nous ne nous sommes presque pas parlé. C'est seulement quand on a lui a trouvé un cancer, quand elle a pensé qu'elle allait mourir, c'est seulement à ce moment-là qu'elle m'a acceptée et que nous nous sommes réconciliées. Elle a dit qu'elle acceptait ma danse, non pas comme la « danse du bonheur », mais comme la « danse du malheur heureux ». D'ailleurs, tout de suite après ça, son opération a été un succès, et elle a vécu tranquillement jusqu'au jour d'aujourd'hui.

C'est là-dessus qu'on s'est accordées. Mais pour ce qui est de mon amour pour Andreï, elle ne l'acceptera pour rien au monde. Aucun événement ne pourra l'influencer, à moins que ce ne soit la mort. Ainsi, nous nous sommes séparées, elle et moi, aujourd'hui définitivement.

FEMME ÂGÉE. – Mais qu'est-ce que t'a dit le docteur ?

CATHERINE. – Le docteur dit qu'il ne lui reste pas plus de deux mois. Je l'ai appris hier, après les résultats d'analyse des cellules enlevées. Je ne lui ai rien dit pour l'instant. Elle a eu assez de malheurs pour sa part. Maintenant, à cette minute même, le docteur est justement en train de lui mentir en lui parlant de problèmes à la vésicule biliaire. Et moi, j'attends l'infirmière pour signer les papiers nécessaires, comme quoi j'ai connaissance du diagnostic et que je prends la responsabilité sur moi... Aïe...

Catherine pose brusquement la main droite sur la région de son cœur et se fige dans cette position.

FEMME ÂGÉE. – Ton cœur te fait mal ? Tu veux que j'appelle l'infirmière, elle te donnera du Vagostabyl ?

CATHERINE. – Non, pas besoin. Ça va passer. J'ai l'impression qu'on m'a serré contre le cœur un morceau de fer chauffé à blanc. Ça m'arrive parfois. Et ensuite ça passe. Pfouh ! Voilà, c'est déjà passé.

Catherine s'assied sur le divan. Alina Pavlovna entre.

ALINA PAVLOVNA. – Bonjour, Léra. C'est moi que tu viens voir ou ma fille ?

FEMME ÂGÉE. – De fait, je suis venue vous voir toutes les deux. Mes deux meilleures copines.

CATHERINE. – Comment tu as su que j'étais encore là, maman ? Alors que je me suis attardée par hasard.

ALINA PAVLOVNA. – Eh bien, puisque nous sommes ici entre meilleures copines, je peux parler devant tout le monde. Je veux m'adresser à ma fille. Premièrement, je sais que j'ai de nouveau une tumeur cancéreuse et qu'il me reste pas plus de deux mois à vivre, l'infirmière vient de me le dire. Cette jeune fille a eu pitié de moi, elle m'a tirée de mon ignorance. Bien qu'elle l'ait fait contre de l'argent, évidemment. Nous nous étions mises d'accord auparavant que si j'avais un cancer, elle me l'annoncerait contre cent dollars US. C'est pourquoi je te demande de lui payer cette somme. Et pas un mot au docteur, sinon je n'accepterai jamais de ta part tout ce que je dois accepter de ta part. Le secret de l'infirmière contre mon acceptation de toi et de ton Andreï. Je pense que nous sommes d'accord. Eh bien, voilà, puisque les circonstances de ma vie ont brusquement changé, mon rapport aux choses est également prêt à subir des changements. Voilà, puisque je suis en train de mourir, eh bien... J'accepte et toi et ton Andreï, comme l'« amour malheureux de deux bienheureux ». Soyez heureux dans votre malheur. J'espère, que sa famille, sa pauvre femme et ses enfants ne vont pas en pâtir trop longtemps, puisque sur le plan général il ne s'est rien passé de grave dans leur famille, comme on dit : « Le départ d'un père, ce n'est pas la mort d'une mère. » Et dis à Andreï qu'il vienne demain me voir ici. Je vais essayer de devenir amie avec lui. D'autant que cette amitié ne sera pas vraiment longue, un peu moins d'un mois.

(Pause.)

C'est que je t'aime ma fille. Et je t'accepte telle que tu es. Avec ta « danse du malheur heureux » et avec ton « amour malheureux de deux bienheureux ». Moi, mes filles, je meurs sans peur et avec le cœur léger. Mes souffrances se terminent. Et ma fille est heureuse. Que

me faut-il de plus ? Je suis heureuse que tu sois heureuse ma malheureuse Katia. Je t'aime.

Catherine se lève, s'approche d'Alina Pavlovna, l'enlace. Elles s'assoient sur le divan, restent assises serrées l'une contre l'autre. La Femme âgée leur tourne le dos et pleure. L'infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Vous devez signer ces papiers-là. C'est une simple formalité. C'est à vous de le faire, Catherine. Voilà, lisez et signez. Il faut signer chaque document. Signature en bas.

L'Infirmière tend les papiers à Catherine. Catherine lit. Elle signe une page. Puis une deuxième. La Femme âgée, assise dans le coin, pleure. Catherine signe les papiers.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 4

Avec calme et attention

PERSONNAGES

FEMME ÂGÉE.

ANDREÏ.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, une banquette et un fauteuil en plastique. Quelques posters publicitaires pour un médicament anti-allergique sont collés aux murs. Andreï est assis dans le fauteuil. Entre l'Infirmière.

INFIRMIÈRE. – J'ai, malheureusement une très mauvaise nouvelle à vous annoncer. La malade est condamnée. Le docteur a tenté tout ce qui était possible, mais il n'y a plus d'espoir. Si je voulais être franche jusqu'au bout, et bien sûr je suis en train de violer l'éthique médicale, je devrais dire qu'en fait, elle est déjà morte en réalité. La mort est survenue il y a dix minutes. Les médecins rédigent en ce moment le certificat de décès. Vous n'apprendrez officiellement la nouvelle qu'après le déjeuner. Je vous prie de ne pas me dénoncer, s'il vous plaît, parce que

c'est sur votre demande que je vous l'ai dit, pour vous.
(Pause.)

Je suis vraiment navrée.

Andreï regarde l'Infirmière, puis comme s'il venait de se souvenir de quelque chose, glisse la main dans la poche de son pantalon, en sort un billet de cent dollars qu'il tend à l'Infirmière.

ANDREÏ. – Voilà, prenez, comme convenu. Merci.

L'Infirmière glisse le billet dans son soutien-gorge, sous sa blouse d'uniforme.

INFIRMIÈRE. – De rien.

L'Infirmière s'apprête à sortir.

ANDREÏ. – Asseyez-vous s'il vous plaît. Restez un peu avec moi.

INFIRMIÈRE. – Bon, d'accord, je peux. Seulement... Excusez-moi si je parle à nouveau de ça... Mais... si le docteur apprend que je vous l'ai annoncée avant l'heure, je serai virée. Et si on apprend que je l'ai en plus fait contre de l'argent, eh bien...

ANDREÏ. – Personne ne saura, je vous le promets. Pouvez-vous rester avec moi un petit peu, je ne veux pas être seul.

INFIRMIÈRE. – D'accord, d'accord. Voyez, je suis avec vous. Je suis vraiment navrée de ce qui est arrivé. C'était une femme encore si jeune. Si belle.

ANDREÏ. – Vous avez entendu parler d'une danse qui s'appelle « Delhi » ?

INFIRMIÈRE. – Delhi ? Non. Je crois qu’il y a une ville qui s’appelle Delhi. N’est-ce pas la capitale de l’Inde ? Est-ce qu’il y a un quelconque rapport avec la danse dont vous parlez ?

ANDREÏ. – Direct. C’est sa danse. C’est elle qui l’a inventée. Ou bien, comme elle me l’a dit un jour, reçue. Elle a reçu cette danse et après elle est devenue célèbre.

INFIRMIÈRE. – Donc, elle était danseuse ?

ANDREÏ. – Je suis danseuse. Je suis danse. Je suis la fin de la danse.

INFIRMIÈRE. – Vous prononcez des mots bizarres.

ANDREÏ. – Sa danse est également très étrange. Quelque chose d’inhabituel. Quelque chose de sublime qui effraie. Quand tu réalises ce que tu regardes, tu prends peur, et ensuite... Ensuite, tu décides de t’abandonner à la sensation qui t’envahit... Et alors, le monde entier se retourne la tête en bas ! « Il faut perdre le monde pour le trouver », je ne me souviens plus qui a dit ça, mais c’est de sa danse que ça parle.

INFIRMIÈRE. – Et pourquoi elle l’a intitulée « Delhi alors » ?

ANDREÏ. – Parce qu’elle est allée un jour en Inde, à l’occasion d’une tournée du Théâtre de l’Opéra et du Ballet dont elle faisait partie en tant que danseuse. Et là-bas, à Delhi, elle s’est retrouvée dans un endroit qui s’appelle « Main Bazar ». C’est la quintessence de la tragédie humaine. Des mendiants infirmes, la crasse, des conditions insanes, mais, en même temps, on y vend de la nourriture chaude partout, des carcasses d’animaux et d’oiseaux sont pendues en pleine chaleur, quarante degrés, l’odeur qui règne là est insupportable.

Des gamins découpent avec des pièces de monnaie affûtées les sacs des touristes, on y vend des vêtements et des bijoux contrefaits. Elle a vu la terre couverte de morve et de vers. Partout, des cris et des gémissements, les klaxons des voitures et un rire atroce. Bref, elle s'est retrouvée en enfer. Et alors son corps a été tout à coup comme transpercé par une douleur forte et aiguë. La douleur l'a littéralement pétrifiée. Elle-même n'était plus que douleur, douleur infinie. Et voilà que, tout près d'elle, apparaît un marchand de viande grillée. Dans les cendres rouges de son brasero en flammes, il y avait un morceau de fer chauffé à blanc, probablement un tisonnier pour remuer les braises, mais Katia appelle ça simplement « morceau de fer ».

Et donc, sans même comprendre ce qu'elle faisait, elle a attrapé ce morceau de fer et l'a serré contre son cœur. Elle s'est brûlé la poitrine en s'infligeant une brûlure incroyablement profonde. Ensuite, elle a perdu connaissance, on l'a emmenée à l'hôpital. Longtemps, on l'a soignée, on a tout fait pour qu'elle revienne à elle. Parce qu'elle avait, en plus de la brûlure, subi un terrible choc nerveux. Elle a quitté la troupe du théâtre. S'est longtemps soignée. Et voilà qu'une nuit, presque déjà à l'aube, elle a rêvé d'une danse. Elle rêve de quelqu'un qui danse cette danse. Et ensuite, elle comprend que ce quelqu'un et la danse elle-même ne sont qu'une seule et même chose. Et que c'est d'elle-même qu'il s'agit. Et quand Katia s'est enfin réveillée, elle s'est souvenue avec précision des nombreux mouvements de cette danse, et elle s'est souvenue du nom de cette danse : « Delhi ». Et voilà que le matin même, dans sa chambre, Katia a commencé à créer sa danse inimitable. Elle m'a raconté que toutes les scènes horribles qu'elle avait vécues au marché de Delhi ont surgi dans son imagination : les mendiants, le fer chauffé à blanc, les infirmes, la crasse, mais les mouvements de sa danse devenaient à cause de cela toujours plus sublimes. C'est ainsi qu'est née cette danse : cette célébration de la

crasse et de l'horreur. C'est un hymne à la laideur et à la tragédie humaine. C'est une danse qui dit au monde que l'horreur et la douleur n'existent pas, et que n'existe que la beauté de la danse. Que tout est danse.

INFIRMIÈRE. – Et Auschwitz alors, c'est aussi de la danse ?!

ANDREÏ. – Mais pourquoi vous ramenez Auschwitz ?

INFIRMIÈRE. – Parce que là-bas, les nazis ont fait périr des milliers d'enfants juifs.

ANDREÏ. – Mais qu'est-ce que les enfants juifs viennent faire ici ?

INFIRMIÈRE. – Eh bien, si je vous suis, ce serait aussi de la danse ?

ANDREÏ. – Intéressante, la rapidité de votre réaction. Je n'ai même pas eu le temps de tout vous expliquer jusqu'au bout. Avez-vous des parents qui sont morts à Auschwitz ?

INFIRMIÈRE. – Non. C'était juste un exemple que je donnais, le premier qui m'est venu en tête.

ANDREÏ. – Intéressant, pourquoi est-ce précisément Auschwitz qui le premier vous est venu en tête ?

INFIRMIÈRE. – Si j'ai dit quelque chose de travers, eh bien je vous demande de m'excuser. C'est juste que quand vous avez commencé à dire que la douleur et l'horreur sont une danse sublime, je me suis souvenue d'Auschwitz en premier comme d'un symbole de la douleur et de l'horreur.

ANDREÏ. – Je ne pourrai pas vous transmettre avec des mots le sens et l'essence de la danse « Delhi ». Pour les comprendre, il faut voir la danse. Je peux seulement

vous dire ce que j'ai compris moi-même la première fois que je l'ai vue. C'était à Kiev. J'ai compris, où plutôt, j'ai ressenti avec tout mon être, que... que, comment je dirais ça... euh... qu'il est important de permettre à tout d'être comme il est. Il est important de permettre à tout de simplement être.

INFIRMIÈRE. – Dans quel sens ? Est-ce que tout n'est pas déjà ?

ANDREÏ. – Dans le sens que tout est comme il est. Et tout cela doit tout simplement être. Il faut tout simplement autoriser tout cela à être. Ne rien interdire. Euh... J'ai du mal à trouver les mots justes. Pas dans le sens de supprimer les interdictions, mais pour que les interdictions soient elles aussi. En un mot, il faut à l'intérieur de soi autoriser à être tout ce qui se passe partout et toujours. Et que tout ça reste à sa place. Que tout ça reste comme c'est.

INFIRMIÈRE. – Et pour Auschwitz alors ?

ANDREÏ. – Qu'Auschwitz aussi reste à sa place. Que tout soit comme c'est.

Pause.

INFIRMIÈRE. – Et ça fait longtemps que votre femme a inventé cette danse ?

ANDREÏ. – Pourquoi ma femme ? Cette danse, n'a pas été inventée par ma femme, ce n'est pas de ma femme que je parlais mais d'une tout autre femme.

INFIRMIÈRE. – Oh ! Ce n'est pas ce que j'avais compris. Je pensais qu'on parlait de votre femme. Excusez-moi, mais c'est pourtant votre femme qui est allongée là-bas, c'est à elle que c'est arrivé...

ANDREÏ. – Oui. C’est à elle que c’est arrivé... Et moi, je parlais d’une autre femme. D’une grande danseuse, parce que sa danse me donne les forces de percevoir ce monde et de vivre dedans.

INFIRMIÈRE. – Dans ce cas, est-ce que je pourrais vous poser une question directe ?

ANDREÏ. – Non. Je ne sais pas. Bon, posez là.

INFIRMIÈRE. – Seulement, ne vous fâchez pas contre moi, je vous en prie. Le fait que votre femme ait mis fin à ses jours, cela aussi doit, donc, rester à sa place ? Que cela aussi soit comme c’est ? C’est aussi la « danse Delhi », c’est ça ?

Pause.

ANDREÏ. – Je suis coupable de tout.

INFIRMIÈRE. – Bon, bon, excusez-moi. Je n’aurais pas dû demander.

ANDREÏ. – Vous avez demandé, je vous ai répondu.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi.

ANDREÏ. – Je suis coupable de ce qui est survenu à ces enfants juifs à Auschwitz. Je les ai tous réduits en poussière et j’ai fabriqué avec du savon pour mes toilettes.
Heil Hitler !

(Andrei se lève et tend la main devant lui.)

Heil Hitler ! Voilà ma danse ! Heil Hitler ! Voilà ma danse !

(Andrei lance la main en salut nazi.)

Voilà ma danse ! Heil ! Heil, Heil !

INFIRMIÈRE. – S’il vous plaît, arrêtez. On n’a pas le droit ici.

ANDREÏ. – Voilà ma danse. *Heil*, ma danse. Je suis coupable de tout, voilà ma danse !!!

La Femme âgée entre.

FEMME ÂGÉE. – Andrioucha, vous devriez vous calmer. Andreï ! Et si vous veniez ici me voir.

(La Femme âgée s'approche d'Andreï, le remet sur ses pieds, l'enlace. Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre. Andreï pleure sur l'épaule de la Femme âgée.)

Bon, bon, bon. Je suis avec toi. Avec toi. J'ai bien senti qu'il fallait que je passe ici. Bon, c'est fini, c'est fini, calme-toi. Il faut se munir de courage et de patience. Tout cela finira.

(La Femme âgée s'adresse à l'Infirmière.)

Mademoiselle, laissez-nous seuls, d'accord ?

INFIRMIÈRE. – Oui, oui, bien sûr, excusez-moi.

L'Infirmière sort. La Femme âgée conduit Andreï jusqu'au divan, ils s'asseyent sur le divan, Andreï a posé sa tête sur l'épaule de la Femme âgée, il sanglote comme un petit garçon.

FEMME ÂGÉE. – Tu dois la laisser partir. Il faut que tu la laisses partir. Je sais que ce n'est pas simple pour toi, mais il faut le faire. Ouvre ton cœur, donne-lui la possibilité de s'envoler vaquer à ses occupations. De toute façon, elle n'est plus avec toi. Elle n'est plus la même. Celle que tu connaissais n'est plus là.

ANDREÏ. – Elle est morte.

FEMME ÂGÉE. – J'ai compris, oui.

ANDREÏ. – Je suis coupable de tout.

FEMME ÂGÉE. – Il est maintenant temps d’arrêter de chercher le coupable. Il est maintenant temps de devenir adulte. Il est temps pour nous tous de devenir adultes. Il est temps pour nous tous d’arrêter de chercher le coupable. C’est le premier signe de l’âge adulte : arrêter de chercher le coupable.

ANDREÏ. – Et Auschwitz alors ?

FEMME ÂGÉE. – Quel Auschwitz ?

ANDREÏ. – L’endroit où l’on fabriquait du savon d’enfants juifs ?

FEMME ÂGÉE. – Mais qu’est-ce que les enfants juifs et le savon viennent faire ici ?

ANDREÏ. – Ben, c’est juste un exemple que j’ai donné, le premier qui m’est venu en tête.

FEMME ÂGÉE. – Intéressant, pourquoi est-ce que c’est précisément Auschwitz qui t’est le premier venu en tête ? As-tu des parents qui sont morts à Auschwitz ?

ANDREÏ. – Non. Mais il y a bien un coupable pour ce qui s’est passé là-bas ? Qui est coupable ? Je veux savoir s’il y a des coupables dans le monde ou s’il n’y en a pas ? Voilà la question essentielle. Y a-t-il des coupables dans le monde ?

FEMME ÂGÉE. – Il faut lâcher prise, Andreï. Tu comprends, simplement rassembler son courage et lâcher prise. C’est cela le sens commun. C’est cela la libération. Car elle ne t’appartient plus. Celle que tu as connue n’existe plus. Elle est morte. Laisse-la partir et tout le monde sera soulagé. Et toi, et elle, et les enfants juifs.

ANDREÏ. – Dis-moi, suis-je coupable de sa mort ?

FEMME ÂGÉE. – Il faut simplement arrêter d'être un enfant. Il faut devenir adulte. Te souviens-tu du début de sa danse ? D'abord une douleur infernale, l'insupportable douleur qu'on éprouve pour tous les souffrants de cette terre. Cette douleur est à l'image d'un morceau du fer serré contre sa poitrine. Ensuite, vient une longue séquence d'acceptation. D'acceptation universelle et de la douleur, et de l'horreur, et de la tragédie. Ensuite, vient la partie essentielle de la danse : la beauté. Tout ce qui est accepté, toute notre culpabilité devient beauté. Notre culpabilité se transforme en un motif divin. Et ensuite, vient la partie finale. Seigneur, quelle bonne femme géniale c'était tout de même pour avoir créé une danse aussi inimitable dans sa beauté et dans son sens.

ANDREÏ. – Ça, je peux le sentir uniquement quand je la vois danser. C'est seulement à côté d'elle que je n'ai pas envie de poser la question « qui est le coupable ? ». Et quand elle n'est pas là, je recommence à douter de tout. Et ce maudit Auschwitz me revient en tête.

FEMME ÂGÉE. – Elle n'existe plus. Laisse-la partir, Andreï. Tu as ta propre vie, elle a la sienne. Elle a fait son choix, d'elle-même. Personne n'en est coupable. Il n'y a personne à rendre coupable. Laisse-la partir. Imagine que tu signes des documents pour accorder à tes employés un congé supplémentaire. Chacune de tes signatures au bas du document est un congé pour un employé. Signe-lui son congé. Laisse partir, elle, les enfants juifs, et les morceaux du fer chauffé à blanc, que tout cela parte en congé. Que tout cela s'envole. Que tout s'envole.

Entre l'Infirmière.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Mais il faut signer ces documents. Je comprends, ce n'est pas simple

pour vous en ce moment, mais il est vraiment nécessaire de le faire. Voilà, lisez et signez. Il faut signer chacun des documents. Signature en bas.

L'Infirmière donne les papiers à Andreï. Andreï lit. Il signe un papier après l'autre. Lentement, il pose sa signature en bas de chaque feuillet. La Femme âgée pleure, assise dans un coin. Andreï signe les papiers, l'un après l'autre.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 5

Et à l'intérieur et à l'extérieur

PERSONNAGES

ALINA PAVLOVNA.

FEMME ÂGÉE.

ANDREÏ.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, trois grands fauteuils en similicuir blanc une petite table basse ronde pour les journaux et les magazines. Sur le mur, un calendrier avec des paysages. Dans la pièce, l'Infirmière et la Femme âgée.

INFIRMIÈRE. – J'ai, malheureusement une très mauvaise nouvelle à vous annoncer. La malade est condamnée. Le docteur a tenté tout ce qui était possible, mais il n'y a plus d'espoir. Gros accident cardiaque. Arrêt du cœur. Si je voulais être franche jusqu'au bout, et bien sûr je suis en train de violer l'éthique médicale, je devrais dire qu'en fait, elle est déjà morte en réalité. La mort est survenue, il y a dix minutes. Les médecins rédigent en ce moment le certificat de décès. Vous n'apprendrez officiellement

la nouvelle qu'après le déjeuner. Je vous prie de ne pas me dénoncer, s'il vous plaît, parce que c'est sur votre demande que je vous l'ai dit, pour vous.

(Pause.)

Je suis vraiment navrée.

FEMME ÂGÉE. – Oui, à propos...

(La Femme âgée fouille dans son sac, sort un billet de cent dollars qu'elle donne à l'Infirmière.)

Merci beaucoup pour cette information efficace et honnête.
(L'Infirmière glisse le billet dans son soutien-gorge, sous sa blouse d'uniforme, elle s'apprête à sortir.)

Asseyez-vous s'il vous plaît. Restez un peu avec moi.

INFIRMIÈRE. – Bon, d'accord, je peux. Seulement... Excusez-moi si je parle à nouveau de ça... Mais... si le docteur apprend que je vous l'ai annoncée avant l'heure, je serai virée. Et si on apprend que je l'ai en plus fait contre de l'argent, eh bien...

FEMME ÂGÉE. – Personne ne saura, je vous le promets. Pouvez-vous rester avec moi un petit peu, je ne veux pas être seule.

INFIRMIÈRE. – D'accord, d'accord. Voyez, je suis avec vous. Et je veux vous dire que je suis vraiment navrée. Acceptez mes condoléances.

Pause.

FEMME ÂGÉE. – Vous avez entendu parler de la danse « Delhi » ?

INFIRMIÈRE. – Delhi ? Delhi, comme prénom de femme ou comme la capitale de l'Inde ?

FEMME ÂGÉE. – Cette danse est née dans la capitale de l'Inde, à Delhi. Dans un endroit qui s'appelle « Main

Bazar ». Au milieu de la misère, de la crasse, de la souffrance humaine, de la viande avariée et de toutes sortes de marchandises pour touriste. C'est une des danses les plus sublimes qu'il m'ait été donné de voir. Et j'en ai vu beaucoup parce que je suis critique professionnelle de ballets classiques.

INFIRMIÈRE. – Une danse sublime dans un endroit horrible. C'est très bizarre. Vous savez, je travaille ici seulement depuis six mois, mais depuis, j'ai vu déjà pas mal de macchabées.

FEMME ÂGÉE. – Des macchabées ?

INFIRMIÈRE. – Oui, des macchabées. Dans le sens « cadavre ».

FEMME ÂGÉE. – Et pourquoi, excusez-moi, vous me dites ça maintenant ?

INFIRMIÈRE. – Je veux simplement partager avec vous mon expérience. Parce qu'ici, chez nous, quelqu'un meurt presque chaque semaine. Et vous savez, j'ai un jour, tout à coup, eu une pensée dans l'ascenseur. J'étais dans le monte-charge avec une patiente décédée sur une civière. Et voilà que je la regarde et que je réalise que c'est une jeune fille qui a exactement mon âge. Et voilà que, tout à coup je, sans le vouloir, tout à coup, m'imagine clairement à sa place. Ça s'est passé d'une manière si évidente, comme une vision. Et tout à coup, j'ai compris de manière très nette, que moi aussi, j'allais mourir un jour. Mais vous ne comprendrez, probablement, pas ça.

FEMME ÂGÉE. – Pourquoi ? Je comprends.

INFIRMIÈRE. – Non, vous ne le comprenez pas. Personne ne le comprend. Depuis, chaque fois que je l'ai raconté,

tout le monde m'a écouté et m'a dit « je comprends », mais je vois bien qu'ils ne comprennent pas. Nous ne pouvons pas comprendre que nous allons mourir tant que nous sommes en vie ou tant que n'avons pas attrapé le cancer. Moi aussi, avant cette histoire, j'avais pensé plus d'une fois à ma propre mort. J'avais vu bien des fois des cadavres et j'avais assisté à des autopsies, quand je faisais mes études. Mais cette fois-ci, je l'ai tout à coup compris d'une manière toute particulière. J'ai tout à coup, véritablement compris, que je pouvais mourir et que j'allais mourir. Je ne peux même pas vous expliquer ça. C'est comme si vous vous disiez maintenant : « Je vais mourir un jour », et que vous vous le répétiez cent fois : « Je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir », peu importe, rien ne se passera et vous ne comprendrez rien. Et même si vous m'écoutez et si vous pensez « ça, c'est pas nouveau » eh bien moi, je l'ai pensé aussi. Tout ça ne mène à rien. Nous ne comprenons pas que nous allons mourir. Et voilà la pensée qui m'a illuminée. Nous ne comprenons pas que nous allons mourir. Vous savez que vous allez mourir, mais vous ne le comprenez pas. C'est là votre peine et tout votre problème. Si vous le compreniez, si vous compreniez que vous allez mourir, vous commenceriez par vivre autrement.

FEMME ÂGÉE. – Et ça signifie quoi « autrement » ?

INFIRMIÈRE. – Vous pensez « cette personne est mauvaise ». Je vous prends de l'argent, je fais du bénéfice sur votre drame. Eh bien moi, je pense autrement. Je vois que vous êtes une dame aisée. C'est vous-même qui me proposez cet argent, parce que vous êtes pressée de savoir, si votre proche est mort ou pas encore. Et moi, je prends l'argent, parce que je sais que j'ai maintenant grand besoin de cet argent. Parce que je dois économiser pour mon voyage. Je veux partir en Inde. Pour longtemps, peut-être pour toujours. Je crois, que je pourrai apprendre là-bas auprès

d'un maître, comment appréhender la mort et ce qui nous attend après, ensuite. Et je veux le découvrir précisément auprès d'un maître et pas dans un livre. Qu'est-ce que vous en pensez, c'est une utopie, ce que je dis, ou bien est-ce que ça a du sens d'aller là-bas ?

FEMME ÂGÉE. – Vous savez, il existe un proverbe : « Mieux vaut avoir mal vécu sa propre vie que d'avoir bien vécu celle d'un étranger. »

INFIRMIÈRE. – Mais peut-on avoir vécu la vie d'un étranger, puisque chacun n'a rien d'autre que sa propre vie

FEMME ÂGÉE. – Non, moi je me suis retrouvée avec la vie d'un étranger. J'ai vécu une vie sublime, en apparence heureuse, mais c'était celle d'un étranger. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit maintenant. J'ai dit ça, pour vous, afin que vous vous souveniez de ce proverbe. Et puis, vous savez, là-bas en Inde les maîtres qui attendent de nouveaux disciples ne poussent pas sur les arbres. D'un autre côté, vous ne ferez de toute façon, que ce que vous pourrez faire. Dommage, que vous n'ayez pas vu la danse « Delhi », il est probable qu'elle vous aurait fortement influencée, puisque vous êtes d'une nature si sensible.

INFIRMIÈRE. – Dans ce cas, parlez-moi de cette danse. Au moins dans les grandes lignes.

FEMME ÂGÉE. – Comment est-il possible de parler d'une danse ?

INFIRMIÈRE. – Vous êtes critique, ce n'est pas de ça que vous vous occupez ?

FEMME ÂGÉE. – Quelle horreur ! C'est en effet là ma seule occupation. Mais je vous ai dit qu'il vaut mieux avoir vécu sa propre vie aussi mauvaise soit-elle plutôt que

d'avoir vécu de manière intense et intéressante celle d'un autre. J'ai vécu la vie d'un autre. J'ai parlé de la danse des autres sans avoir moi-même appris ne serait-ce qu'un seul joli pas de deux.

INFIRMIÈRE. – Alors c'est quoi, cette danse « Delhi » ? Quand est-elle apparue ? Et qui en est le créateur ? Est-ce une danse populaire ?

Pause.

FEMME ÂGÉE. – Vous avez déjà vu comment on tue un cochon ?

INFIRMIÈRE. – Non, je n'ai jamais vu.

FEMME ÂGÉE. – Mais, vous devinez, probablement, que ce n'est pas un spectacle parmi les plus agréables ?

INFIRMIÈRE. – Non, je ne devine pas. Ou plus précisément, je n'y ai jamais pensé.

FEMME ÂGÉE. – Mais, excusez-moi, vous mangez bien du porc ?

INFIRMIÈRE. – J'en mange.

FEMME ÂGÉE. – Eh bien voilà. C'est un spectacle répugnant, quand on tue un cochon. Si vous l'aviez compris, de la même manière que vous avez compris que vous allez mourir, vous ne pourriez plus avaler un seul morceau de cochon. Les bouchers tuent des vaches et des cochons, il y a du sang qui gicle partout et les pauvres bêtes hurlent et leurs yeux sont remplis d'une terreur sauvage, et ensuite, vous les mangez. Je suis allée dans un abattoir. Et même dans un abattoir modèle aux États-Unis. Il est vrai que je ne mangeais déjà plus, pour ma part, de viande, mais

certaines des collègues, qui étaient avec moi, sont devenues végétariennes après cette visite.

INFIRMIÈRE. – Mais qu'est-ce que vous êtes allée faire dans un abattoir ?

FEMME ÂGÉE. – Je suis allée voir le spectacle d'un chorégraphe américain. Il a créé un ballet dont la première s'est jouée dans un abattoir, pour la plus grande délectation des critiques américains. C'était un spectacle contre la guerre en Irak. Une idiotie totale. Un spectacle médiocre, une idée médiocre, vulgaire et rien d'autre. Mais là n'est pas le fond de l'histoire. Mes parents étaient végétariens et je n'ai jamais mangé de viande depuis le jour de ma naissance et jusqu'au jour d'hier. Mais voilà qu'hier j'achète au marché un morceau de cochon, je rentre chez moi, j'en coupe un petit morceau et je le mets dans ma bouche et commence à mâcher. Et je l'ai mâché. J'ai pu mâcher et avaler un morceau de cochon cru. Voilà par quoi je voulais commencer mon récit de ce qu'est la danse « Delhi ».

INFIRMIÈRE. – Je ne comprends pas.

FEMME ÂGÉE. – Toute ma vie est une falsification – un spectacle contre la guerre en Irak dans un abattoir ! Tous ceux que la danse « Delhi » a charmés sont des menteurs. La danse « Delhi » n'est pas accessible à notre compréhension. Finalement j'ai gerbé toute cette viande et je suis tombée dans les pommes, voilà ce qui s'est passé. Écrire sur la danse et ne pas savoir danser, c'est bien vivre la vie d'un étranger. Le récit de la danse et la danse elle-même, ce n'est pas la même chose. Être charmé par une danse et la danser, ce n'est pas la même chose. La danse « Delhi », c'est la danse d'un végétarien heureux qui a dans la bouche un morceau de cochon cru. La compassion, voilà ce qui a manqué à ma vie de critique, et elle n'y a pas sa place. La compassion, voilà la mesure de l'honnêteté et de la

compréhension authentique des choses. Celui qui compatit ne se rend pas aux manifestations. Celui qui compatit véritablement n'écrit pas d'articles sur le théâtre, il est occupé à jouer son rôle.

INFIRMIÈRE. – Parce que manifester contre la guerre en Irak, ce n'est pas de la compassion ?

FEMME ÂGÉE. – C'est une conception intellectuelle. La compassion authentique ne crée pas de conception. Vivre la vie d'un étranger, cela veut dire s'enfermer dans la conception, créée par celui, qui n'a ni compassion ni compréhension authentique des choses. J'ai vécu une belle vie, en décrivant les horreurs et les charmes des abattoirs, et la créatrice de la danse « Delhi » n'est autre que cette illustre vache, dont on a jadis arraché la peau avant de la pendre à un croc de boucher. La créatrice de la danse « Delhi », c'est une masse ensanglantée de chair bovine, qui tout à coup se met à interpréter une danse magique de beauté. Celui qui parle de merde devient lui-même de la merde. Alors que celui qui parle de beauté devient la beauté. Mieux vaut la mauvaise vie qui est la sienne, que celle, meilleure, d'un étranger. Pfouh !

Pause. Andreï entre.

ANDREÏ. – Alors ?!

FEMME ÂGÉE. – Andreï... Malheureusement, tout va très mal... Elle est morte.

Pause.

ANDREÏ. – Ouf ! C'est tellement bizarre de ressentir ça. On sait même pas comment réagir.

(Pause.)

La nouvelle est supposée être horrible, pourtant je n'éprouve pas de terreur. Je ne ressens rien du tout.

J'entends ce que tu dis, je le comprends, oui. J'ai reçu une nouvelle : la femme que j'aimais est morte. Mais que peut-on y faire ? Je ne sais même pas comment réagir. Je dois probablement me mettre à pleurer ? Mais je n'en ai pas envie. Une sensation tellement bizarre. Je ne ressens rien.

FEMME ÂGÉE. – Moi aussi, je me sens toute bizarre. C'est un tel malheur qui nous arrive. Mais que peut-on faire ? Andreï !

La Femme âgée se lève, s'approche de lui. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils restent dans les bras l'un de l'autre.

INFIRMIÈRE. – Parce que vous ne comprenez pas que la fin, c'est la mort.

ANDREÏ. – Quoi ?

INFIRMIÈRE. – Toute la falsification et tout le non-sens viennent du fait que vous ne comprenez pas, qu'à la fin de tout il y a la mort.

ANDREÏ. – C'est à nous, que vous parlez ?!

INFIRMIÈRE. – À tout le monde. Je ne l'ai moi-même compris que tout récemment.

ANDREÏ. – De quoi elle parle, je ne comprends pas ? Jeune fille, c'est à nous que vous vous adressez ?

FEMME ÂGÉE. – Elle a compris, qu'elle allait mourir un jour, alors que toi tu n'as pas encore compris, ce qu'est la mort. Voilà, ce qu'elle dit.

ANDREÏ. – Moi je n'ai pas compris, ce qu'est la mort ? À qui elle parle de ça ?! Moi je n'ai pas compris ? C'est ce que vous venez de me dire ? Moi je ne sais pas, ce qu'est

la mort ? Moi je ne sais pas ?! Moi ?! Je me trouve ici, dans cet endroit, à cause de...

(Andreï explose et crie.)

À cause de la mort ! Vous savez très bien, que nous sommes ici à cause de la mort !

INFIRMIÈRE. – Pas de votre mort.

ANDREÏ. – Quoi ?

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, je dois m'en aller. Attendez ici, je reviens bientôt, et je vous annoncerai tout ce que vous avez à faire.

L'Infirmière sort. Andreï est assis sur le divan à côté de la Femme âgée. Pause.

ANDREÏ. – Mais est-ce qu'il s'agit ici d'une mort étrangère ? Est-ce qu'il s'agit de la mort d'une personne qui m'est étrangère ?

FEMME ÂGÉE. – Elle voulait dire que la mort, même d'une personne qui ne t'est pas étrangère, reste une mort étrangère, dans le sens qu'elle n'est pas la tienne.

ANDREÏ. – Qu'est-ce que c'est que ces mots ? Je comprends pas un seul mot ! Je comprends pas, ce, dont vous me parlez ici ! J'ai perdu une personne qui m'est proche. Je sais, ce qu'est la mort. Voilà la mort devant moi, je la vois ! La voilà !

(Pause.)

Tous ces mots. Tous ces mots que vous prononcez tout le temps. Vous parlez, vous parlez. Une idée chasse l'autre, et ainsi de suite. Et vous continuez à parler, parler. Tous ces mots. Tous ces mots. Voilà où réside le juste avantage de la danse face à tout le reste – dans le silence.

(Pause.)

À l'origine était le silence, et le silence venait de Dieu, et le silence était Dieu.

Pause. Alina Pavlovna entre. Elle avance en traînant les pieds avec difficulté, appuyée sur une canne. La Femme âgée et Andreï l'aident à s'installer sur le divan.

ALINA PAVLOVNA. – J'ai décidé de venir. Je n'arrive pas à rester à la maison.

FEMME ÂGÉE. – Assieds-toi, assieds-toi. On nous a dit de rester ici et d'attendre.

ALINA PAVLOVNA. – Quoi ? Je sais déjà tout, l'infirmière m'a téléphoné, tout de suite après que c'est arrivé. Qu'est-ce que je pourrais encore attendre ?

FEMME ÂGÉE. – Probablement, le docteur et sa conclusion.

ALINA PAVLOVNA. – Je n'ai besoin d'aucune conclusion. Ce n'est pas pour ça que je suis venue. Je veux simplement être là et c'est tout.

FEMME ÂGÉE. – Eh bien, sois là. Seulement ferme ta gueule, s'il te plaît. Sois là et tais-toi. Comme le fait notre Andreï, qui a compris, enfin, que le silence est d'or et qui s'est tu. Toi aussi, ferme ta gueule.

(La Femme âgée, tout à coup, sort de ses gonds et hurle.)
Ferme ta gueule ! Compris ! Que je n'entende plus un mot venant de toi ! T'es venue, eh bien tu restes assise et tu te tais ! Je ne peux plus t'entendre ! Pas un seul mot ! Compris ?! Compris ?!

ALINA PAVLOVNA. – Compris.

Pause.

FEMME ÂGÉE. – Pardonne-moi. Mes nerfs ont lâché.
Excuse-moi.

ALINA PAVLOVNA. – Comment se porte votre femme,
Andreï, et vos enfants ?

ANDREÏ. – Ils vont bien. Ma femme et mes enfants sont à
la datcha de mes parents. Pardonnez-moi, je ne veux pas
discuter. Permettez-moi de me taire.

ALINA PAVLOVNA. – Oui, oui, bien sûr. Nous devons tous
exécuter l'ordre de cette dame sévère.

FEMME ÂGÉE. – Je te prie encore une fois de me pardonner.

ALINA PAVLOVNA. – Non, non, pourquoi ça ? Continue
à tout commander. Comme tu es experte, puisque tu es
critique, puisque tu sais mieux que les autres, ce que tout
le monde doit faire. Nous devons tous t'obéir.

FEMME ÂGÉE. – Tu as décidé de nous montrer, comment
bien nous tenir ? Pourtant il me semble, que tu ne prends
tout simplement pas tout ça très à cœur.

ALINA PAVLOVNA. – Ça fait longtemps que j'ai accepté tout
ça. Et pas la peine de m'insulter, ça ne convient pas à une
critique renommée. Il n'y a que les débutants qui insultent,
les personnes comme toi doivent donner des leçons aux
autres. Tu veux me donner des leçons, alors donne, mais
pas la peine de m'insulter, tu n'en as plus l'âge.

FEMME ÂGÉE. – Excuse-moi. Je sais, que c'est pour toi que
c'est le plus compliqué.

ALINA PAVLOVNA. – Non, ça n'est pas compliqué pour moi.
Parce que je n'ai pas le choix. Puisque je suis encore en
vie et que je continue de vivre. Et j'ai besoin de vivre

malgré tout. Et je n'ai pas d'autre choix, que de simplement accepter tout ça. Toute ma vie, je n'ai fait qu'accepter. J'accepte et j'accepte. Et cette fois-ci encore j'ai réussi à accepter tout ça. Et la danseuse, et cette danse, et la fin de cette danse.

FEMME ÂGÉE. – Et comment tu as pu ?

ALINA PAVLOVNA. – Remercions la mort. Ce que nous avons de plus précieux dans cette vie, c'est la mort. Moi-même, ça fait longtemps que je meurs. Tantôt j'ai le cancer, tantôt une opération réussie, tantôt de nouveau le cancer, tantôt de nouveau une opération réussie. Moi, Léra, tout à coup, j'ai compris une chose extrêmement simple, nous allons tous mourir. Ah, Ah. La mort est le remède le plus salutaire. La mort nous soigne tous. Ah, ah. Le crabe est notre docteur. D'eau douce.

(Alina Pavlovna rit. La Femme âgée sourit. Andreï les regarde avec étonnement.)

Le crabe d'eau douce est notre docteur. Ah, ah, ah. Dramatique, mais drôle. Drôle, je vous jure. Ah, ah, ah.

(Alina Pavlovna commence à rire aux éclats. La Femme âgée rit aussi. Elles rient toutes les deux de plus en plus fort, jusqu'au fou rire.)

Le crabe est notre docteur, tu entends, Léra. Le crabe. Pas la maladie, mais l'autre, celui de la rivière.

(Fou rire. Les femmes s'étouffent de rire.)

Le crabe d'eau douce, docteur. Tu comprends. Ah, ah, ah.

Les femmes rient. Andreï les regarde et un sourire apparaît sur son visage.

L'Infirmière entre. Le rire cesse. Les femmes se calment.

L'Infirmière s'approche d'Alina Pavlovna.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Je comprends, c'est un grand drame qui vous arrive. Mais on va vous aider. Et pour qu'on puisse vous aider, vous devez signer ces

papiers-là. Comme quoi vous ne demandez pas d'autopsie et quelques documents encore. Et seulement après, nous pourrions transférer le corps à la morgue. Il faut le faire.

L'Infirmière tend les papiers à Alina Pavlovna. Alina Pavlovna lit. Elle signe une page. Puis une deuxième. Puis elle regarde Andreï. Andreï la regarde. Alina Pavlovna signe un autre papier. La Femme âgée, assise dans un coin, sourit. Alina Pavlovna signe les papiers.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 6

Et au début et à la fin

PERSONNAGES

CATHERINE.

ALINA PAVLOVNA.

ANDREÏ.

INFIRMIÈRE.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, deux divans et pas une seule chaise. Sur le mur, un papier peint photographique représente un paysage de ville européenne avec architecture médiévale, cathédrale gothique et maisons recouvertes de tuiles. Andreï est assis sur le divan. Catherine entre.
Pause.

CATHERINE. – Salut. Je suis venue, pour te soutenir. Comment tu vas ?

ANDREÏ. – Pour parler franchement, je vais très mal.

CATHERINE. – Et comment va Olga ?

ANDREÏ. – Elle s'est empoisonnée. Avalé deux boîtes de somnifères.

(Pause.)

Katia, excuse-moi, mais comment je pourrais être heureux après ce qui s'est passé ?

CATHERINE. – Est-ce que le bonheur dépend des circonstances ?

ANDREÏ. – Il dépend de quoi d'autre alors ?

CATHERINE. – Du cœur. Le bonheur se trouve à l'intérieur de ton cœur. Est-ce qu'il ne t'arrive pas d'avoir la sensation, qu'on t'a serré contre le cœur un morceau de fer chauffé à blanc ?

ANDREÏ. – Je ne sais pas. Ces derniers temps je ne ressens rien.

CATHERINE. – C'est impossible de ne pas le ressentir. Une douleur aiguë. Le cœur devient un brasier et un morceau de fer chauffé à blanc. Le cœur lui-même est ce morceau de fer chauffé à blanc. Le bonheur, là-bas, dans les profondeurs de ce feu, au centre même de ton cœur.

ANDREÏ. – Selon toi, le bonheur serait une douleur insupportable ?

CATHERINE. – Non, le bonheur c'est la paix et la sérénité.

ANDREÏ. – Mais si l'on serre contre le cœur un morceau de fer chauffé à blanc, on a terriblement mal ?

CATHERINE. – Seulement pendant les cinq premières secondes et, après cette douleur, c'est le bien-être et la paix qui s'installent. Et après cette paix, des gens et des

villes, des fleurs et des arbres jaillissent, tout un monde jaillit. Et ce monde est tissé de motifs de paix et de beauté.

ANDREÏ. – Oui, oui. Tout ce dont tu parles, tout ça est dans ta danse, tout ça est perceptible, quand on regarde, comment tu dances. Mais moi, je ne danse pas. Qu'est-ce que je dois faire alors ? Ma femme, Olga, n'était pas danseuse, qu'est-ce qu'elle devait faire, elle ?

CATHERINE. – Vivre sa vie. Pour interpréter la danse, pas besoin d'être danseur professionnel. Nous sommes nés pour la danse, et toute notre vie est danse. Que nous le voulions ou non, c'est comme ça. Quand tu manges ou quand tu vas à ton travail, ou quand tu tues le cochon ou quand tu fais l'amour ou quand tu ré pares ta voiture, tu interprètes une danse. Tu fais des mouvements sur de la musique, donc tu dances.

ANDREÏ. – C'est quoi cette musique sur laquelle tout se met en mouvement ? Est-ce qu'en ce moment même il y a une musique qui joue ?

CATHERINE. – Le rythme de ton cœur. Le battement de ton cœur est ta musique. Pose ta main droite sur ton cœur, ferme les yeux et écoute.

(Catherine place sa main droite sur son cœur, ferme les yeux, se fige pendant quelques secondes, puis ouvre les yeux et retire sa main.)

Voilà la musique sur laquelle nous dansons tous. Tous sans exception. Nous sommes danseurs, nous sommes danse, nous sommes la fin de la danse. Toutes les causes et les conséquences viennent de cette musique et y retournent. Quand la musique s'arrêtera, ton monde retournera à l'intérieur de ton cœur, d'où il est venu.

ANDREÏ. – Tu es capable d'entendre ce rythme, le rythme de ton cœur, toujours, à chaque seconde ?

CATHERINE. – Je l’entends toujours.

ANDREÏ. – Mais moi et d’autres gens, non. Nous ne pouvons pas être à tout instant à l’écoute des pulsations de nos cœurs. Nous devons réparer nos voitures, faire l’amour et tuer nos cochons.

CATHERINE. – Mais à quoi bon être à l’écoute ? Tu dois tout simplement percevoir ce rythme avec tout ton être.

ANDREÏ. – Mais je ne peux pas. Ma femme a avalé deux boîtes de somnifères, parce que, je lui ai dit, que j’aimais une autre femme. Que je t’aime, toi. Et voilà que maintenant nous sommes coincés ici dans cet hôpital, où règne partout l’odeur de la mort, et où nous sommes séparés par ma pauvre femme, qui s’est empoisonnée à cause de nous. Je ne peux pas ne pas ressentir de culpabilité. Est-ce que tu ne te sens pas coupable de ce qui est arrivé ?

CATHERINE. – Est-ce que nous devons absolument chercher un coupable, est-ce qu’il est nécessaire, que quelqu’un soit absolument coupable ? Est-ce qu’on ne peut pas se dispenser de la culpabilité et du coupable ? La compassion ne peut-elle pas remplacer la recherche du coupable ? Compatir est beaucoup plus important que chercher celui, qu’on pourra accuser.

ANDREÏ. – Et Auschwitz dans tout ça alors ?

CATHERINE. – Quel Auschwitz ?

ANDREÏ. – Eh bien, ce même Auschwitz où l’on fabriquait du savon d’enfants juifs, il n’y a pas de coupable là-bas ?

CATHERINE. – Mais que vient faire ici Auschwitz ? Tu as perdu là-bas un de tes proches ?

ANDREÏ. – Eh bien, non. C'est un exemple que j'ai donné, le premier qui m'est venu en tête.

CATHERINE. – C'est bizarre, que ce soit le premier qui te soit venu en tête.

ANDREÏ. – Mais qu'est-ce qu'on en fait alors ?

CATHERINE. – On lâche prise.

ANDREÏ. – Mais je ne peux pas, peux pas.

CATHERINE. – Il faut rassembler son courage et un jour se brûler avec un morceau de fer chauffé à blanc. Tu dois trouver de la compassion en toi. Parce que seule la compassion pourra libérer ta tête d'Auschwitz et de la recherche des coupables.

L'Infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Eh bien, je crois qu'on en est sorti. Votre femme est revenue à elle. Elle va parfaitement bien. Elle va vivre. Vous pouvez inspirer et expirer. Pour l'instant, on ne peut pas la voir, elle dort. Rentrez à la maison et revenez demain dans la matinée. Et le docteur vous verra également demain dans la matinée.

Andrei se lève, s'approche de Catherine, la prend dans ses bras. Ils restent dans les bras l'un de l'autre.

CATHERINE. – Jeune fille, laissez-nous seuls, d'accord ?

INFIRMIÈRE. – Oui, oui, bien sûr. Vous devez simplement, signer quelques papiers, ce n'est qu'une formalité...

CATHERINE. – Dans une demi-heure, c'est possible ?

INFIRMIÈRE. – D'accord. Je reviens plus tard. Peut-être que vous voulez un peu de valériane ?

CATHERINE. – Non, non. Nous ne voulons rien.

ANDREÏ. – Nous voulons discuter.

INFIRMIÈRE. – Excusez-moi.

L'Infirmière sort. Catherine et Andreï restent dans les bras l'un de l'autre. Andreï retire ses bras, s'éloigne de Catherine, s'assied sur le divan.

Pause.

ANDREÏ. – Tu sais, les choses auraient été plus faciles pour moi si elle était morte.

CATHERINE. – Parce que tu as peur.

ANDREÏ. – De quoi ?

CATHERINE. – De tout. Tu es un trouillard, Andreï. Tu as peur de toi, tu as peur du monde qui t'entoure. La seule valeur, que tu possèdes, c'est notre amour, mais tu ne crois pas en lui, le fantôme inexistant d'Auschwitz dans ton esprit t'en empêche. Tu te retrouves toi-même dans cet Auschwitz. Tu es l'enfant juif à partir duquel la vie fabrique du savon. Pour que les défenseurs des droits de l'homme de différentes nations puissent se savonner les mains avant de se rendre à leurs manifestations. Et même maintenant, quand je prononce ces mots, tu es saisi d'effroi, parce qu'à la place d'une compassion authentique, il n'y a dans ton cœur que des conceptions. Conception du bien, conception de la justice, conception de l'Holocauste. Celui qui souffre mange sa nourriture avec des mains crasseuses, alors que celui qui se savonne minutieusement les mains avant de manger, augmente le besoin de savon

sur le marché mondial. On produit de plus en plus de savon, mais ce n'est pas pour ça que les mains deviennent plus propres. Tu penses que la balance a deux plateaux. Alors qu'en vérité, cette balance n'a qu'un seul plateau. Il n'y a qu'un seul plateau, et l'on ne pèse rien avec, ce plateau sert à boire. À boire sa vie. Chacun sa vie. Et il ne faut pas transformer le Saint-Graal en balance pour marchandise. Le fait que tu m'aimes est la conséquence d'une cause précise, alors que le fait que ta femme se soit empoisonnée est la conséquence d'autres causes. Il n'y a rien à peser ici, ici il faut boire.

ANDREÏ. – J'ai vendu ma voiture, à cause de ces foutus bouchons. Il est devenu impossible de circuler en ville. Tu mets deux heures pour aller de la maison jusqu'au travail, alors qu'en métro, je ne mets qu'une demi-heure, de la porte de mon appartement à la porte de l'institut. Je prends le métro, je lis la publicité, collée sur les murs et sur les vitres du train. J'apprends qu'il existe de formidables nouveaux aspirateurs, j'apprends qu'il est possible d'acheter un appartement à crédit, j'apprends, qu'il existe des pays touristiques, que l'Égypte et la Turquie existent. La Turquie existe ! Je n'y suis jamais allé, mais je sais qu'elle existe. Les villes, les gens, le métro et les voitures existent. Les bouchons existent. Tout ça est. Ce monde est. Je le vois. Je prends souvent le métro. Je descends sous terre, là-bas aussi il y a de la vie. Sous terre, il y a aussi de la vie. Il y a là-bas des tunnels sombres, il y a là-bas des lumières aveuglantes. Il y a là-bas de l'électricité. Je descends sous terre, là-bas aussi il y a de la vie. Je descends sous terre. J'ai moi-même choisi cette voie pour moi. J'ai vendu ma voiture à cause des bouchons. J'ai décidé de descendre sous terre, parce que comme ça, ça va plus vite. Je descends sous terre. Je descends sous terre... Je ne me souviens plus de quoi je voulais parler... Sur quoi j'ai terminé ? Sur « je descends sous terre »... J'ai déjà dit ça... Je ne me souviens plus ce qui doit suivre...

Pardonne-moi, je ne me sens pas très bien. Je dois y aller, on finira de discuter plus tard.

Andreï se lève et en titubant légèrement se dirige vers la porte.

CATHERINE. – Tu es mal, tu veux que je t’accompagne ?

ANDREÏ. – Non, non. Je vais rentrer à la maison, j’ai mes enfants là-bas. Et je veux rester seul. Je vais prendre le métro, descendre sous terre. C’est mon heure. Au revoir.

Andreï sort. Catherine reste seule.

Pause.

Alina Pavlovna entre.

ALINA PAVLOVNA. – J’ai déjà discuté avec l’infirmière et je sais que tout va bien. Dieu merci. On a eu de la chance. Pfouh !

CATHERINE. – Pourquoi tu es venue ici, maman, alors que tu aurais pu tout apprendre au téléphone ?

ALINA PAVLOVNA. – Je t’ai appelée, mais ton téléphone était éteint. Et j’ai pensé, ça veut dire, qu’elle est à l’hôpital. Parce que moi non plus, je ne tiens pas en place. Parce que moi aussi je me sens coupable.

CATHERINE. – Mais je ne me sens pas coupable, maman.

ALINA PAVLOVNA. – Et, pourtant, tu es coupable. Toi et Andreï, vous avez poussé cette pauvre femme au suicide.

Pause.

CATHERINE. – Pourquoi tu es venue, maman ?

Pause.

ALINA PAVLOVNA. – Tu te souviens d’une de mes anciennes connaissances, Léra, vous vous êtes rencontrés à l’époque à Kiev, au restaurant, quand tu as dansé, une dame typiquement distinguée ?

CATHERINE. – Non, maman, excuse-moi, je ne m’en souviens pas.

ALINA PAVLOVNA. – C’est qu’elle n’est jamais venue chez nous à la maison, mais nous nous fréquentions quand nous étions jeunes. Et ensuite nous nous sommes de nouveau rencontrées à l’époque, à Kiev, au restaurant. Bien sûr que tu ne peux pas te souvenir d’elle. Il y a toujours beaucoup de monde qui tourne autour de toi. C’est juste que j’ai appris aujourd’hui, que ça fait près de deux ans qu’elle est morte. C’est bizarre, deux ans ont passé et je n’en ai rien su.

CATHERINE. – Vous étiez proches ?

ALINA PAVLOVNA. – Comment te dire ? En fait, non. Toutes jeunes, nous fréquentions le même cercle, mais ensuite on s’est rencontrées de moins en moins souvent. Mais je sais, qu’elle a beaucoup aimé ta danse. C’est qu’elle était critique professionnelle de danse classique.

CATHERINE. – C’est comment, son nom de famille ?

ALINA PAVLOVNA. – Je ne m’en souviens plus, mais ça n’a plus d’importance. Elle n’a jamais écrit ni sur toi ni sur ta danse. Précisément parce qu’elle lui a fait perdre la tête. Tiens, il y a environ deux ans, je l’ai rencontrée à la soirée d’anniversaire d’un acteur de notre connaissance et nous avons discuté ensemble pendant tout l’entracte. On a passé notre temps à discuter de ta danse. Et elle m’a dit qu’elle ne pouvait pas écrire sur ta danse, parce que c’est quelque chose d’inhabituel, parce que c’est un miracle, et

que l'on ne peut pas décrire un miracle avec des mots. Bref la critique a avoué qu'elle n'avait pas les mots pour écrire une critique. À mon avis, c'était un compliment pour toi.
(*Pause.*)

Tu ne t'en souviens donc pas ? Une critique typiquement distinguée ? Elle s'appelait Léra Valéria... Euh... Euh... Je ne me souviens pas non plus de son patronyme. Une femme âgée aux manières aristocratiques.

CATHERINE. – Malheureusement, non, maman, je ne m'en souviens pas. Mais j'aurais voulu connaître cette critique.

ALINA PAVLOVNA. – Trop tard. Aujourd'hui, j'ai appris par hasard que ça faisait deux ans qu'elle ne vit plus.
(*Pause.*)

Nous n'étions pas de proches copines, tu vois, je ne me souviens même pas de son nom de famille. Mais, malgré tout, ça me rend je ne sais pas pourquoi triste, qu'elle soit morte.

(*Pause.*)

Ça me rend très, très triste, qu'elle soit morte.

Pause.

CATHERINE. – Pourquoi tu es venue, maman ?

ALINA PAVLOVNA. – Je voulais voir, comment ce drame a brisé ton cœur. Je voulais voir, comment tu souffres toi aussi, comment toi aussi tu es concernée par notre monde et par tout ce qui s'y passe. Mais visiblement, j'ai espéré en vain. Comme d'habitude tu te trouves dans ton monde bizarre et tu ne veux pas sortir ta tête de là-bas, pour partager nos souffrances. Tu n'as que faire de nous. Ni de personne.

CATHERINE. – Tu es venue me regarder souffrir ? Eh bien, tu n'es pas venue pour rien, maman. Je souffre. Tu peux

me regarder. Je souffre, maman. Tu n'es pas venue en vain. Voilà, regarde-moi. Je souffre.

ALINA PAVLOVNA. – Excuse-moi, mais je ne le vois pas.

CATHERINE. – Peut-être, que tu ne regardes pas assez attentivement ?

Alina Pavlovna fixe avec concentration le visage de Catherine.

ALINA PAVLOVNA. – Je regarde attentivement, mais je ne vois pas.

CATHERINE. – Tu ne veux tout simplement pas voir.

ALINA PAVLOVNA. – Je veux, je veux vraiment, et je regarde attentivement, mais je ne vois pas.

Catherine et Alina Pavlovna se regardent dans les yeux longuement.

CATHERINE. – Où est-ce que tu regardes, maman ?

ALINA PAVLOVNA. – Tu vois bien où je regarde. Dans tes yeux.

CATHERINE. – Et alors ?

ALINA PAVLOVNA. – Je n'y vois rien.

CATHERINE. – C'est bizarre.

ALINA PAVLOVNA. – Je regarde, mais je ne vois pas, c'est bizarre.

CATHERINE. – Eh bien, vas-y, regarde encore avec plus de concentration, avec plus d'attention, vas-y !

ALINA PAVLOVNA. – Je regarde. Je regarde avec toutes mes forces !

CATHERINE. – Alors ?!

ALINA PAVLOVNA. – Non.

CATHERINE. – Regarde, maman, regarde pour de vrai, sans te ménager.

ALINA PAVLOVNA. – Je regarde, avec tout ce que je peux. Je ne vois encore et toujours rien.

CATHERINE. – Regarde, de manière aussi forte et aussi concentrée que tu peux.

ALINA PAVLOVNA. – Je vois pas. Je ne vois pas. Je ne te vois pas souffrir, ma petite fille. Je ne l’aperçois pas. Je ne veux pas l’apercevoir. Je n’aperçois pas ça. Je ne veux pas apercevoir ça. J’ai peur de ça. J’ai peur d’avouer ça. Je ne peux pas penser à ta souffrance, j’en ai bien assez avec la mienne. Pardonne-moi. Je t’en prie, tu entends, pardonne-moi ! Pendant toute ma vie, je n’ai pas aperçu tes souffrances, je ne voulais pas apercevoir ça. Je suis venue ici, pour te dire ça. Pour te prier de me pardonner. Pardonne-moi, je t’en prie, je t’en supplie, pardonne.

Alina Pavlovna serre son visage contre la poitrine de Catherine et sanglote comme un bébé. Catherine se serre contre sa mère et pleure aussi. L’Infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Pardonnez-moi, je comprends, c’est un drame qui vous arrive, mais j’ai besoin du conjoint de notre victime. Il faudrait signer quelques papiers.

CATHERINE. – Vous savez, il s’est trouvé mal, et il est parti. Il reviendra certainement demain et signera tout.

INFIRMIÈRE. – Et cette femme ne serait pas par hasard, la mère de notre victime ?

CATHERINE. – Non, c'est ma mère.

INFIRMIÈRE. – Et vous, pardonnez-moi, quel est votre rapport avec la victime ?

CATHERINE. – Je suis celle, à cause de qui elle s'est empoisonnée, la maîtresse de son mari.

INFIRMIÈRE. – Aïe ! Eh ben dit donc ! Je voulais juste être sûre que vous ne faisiez pas partie des proches, parce que vous auriez pu signer les papiers, à la place du mari. Mais, comme je comprends, vous ne faites pas partie des proches.

CATHERINE. – Je viens de vous dire qui j'étais.

INFIRMIÈRE. – Compris. Tout est clair pour moi. Mais dans ce cas, pourquoi votre mère pleure-t-elle ? Personne n'est mort.

CATHERINE. – On lui a annoncé la mort d'une de ses connaissances, voilà pourquoi elle pleure.

INFIRMIÈRE. – Aïe ! Je suis vraiment navrée, acceptez mes condoléances. Peut-être que vous voulez de la valériane ? Je peux vous en apporter ?

Alina Pavlovna s'essuie le nez avec un mouchoir. Elle se calme un peu.

ALINA PAVLOVNA. – Non, merci. Je vais déjà mieux. On doit y aller, ma petite fille, on y va.

CATHERINE. – Nous sommes sur le point de nous en aller. Ne vous inquiétez pas.

(Alina Pavlovna tend sa main à Catherine et elles se dirigent vers la sortie.)

Adieu.

INFIRMIÈRE. – Bien à vous, au revoir.

Alina Pavlovna et Catherine sortent. L'infirmière reste seule. Elle regarde machinalement les papiers que personne n'a signés.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC

Pièce n° 7

Au fond et à la surface du sommeil

PERSONNAGES

INFIRMIÈRE.

OLGA.

LE RIDEAU S'OUVRE

Salon réservé aux familles dans un hôpital de quartier. Dans la pièce, une banquette couverte de similicuir et un tabouret. Sur le mur est accroché un poster qui rappelle que « fumer nuit à la santé ».

Olga est assise sur la banquette. L'infirmière entre.

INFIRMIÈRE. – Pardonnez-moi, mais j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer, votre mari est mort. La mort est survenue il y a dix minutes. Le docteur a fait tout ce qu'il a pu. Il viendra lui-même vous voir dans une demi-heure, il doit finir son travail. Je suis vraiment navrée. J'ai du Vagostabyl et des tranquillisants plus forts. Avez-vous besoin d'une assistance médicale ?

OLGA. – Non. Je n'ai besoin de rien. En revanche, il faut que je vous paie, probablement, j'ai de l'argent dans mon sac à main.

Olga fouille machinalement dans son sac à main.

INFIRMIÈRE. – Mais non, pourquoi ? Ça ne se fait pas chez nous. Vous vous sentez mal ?

OLGA. – Non, non. C'est-à-dire que oui, je me sens très mal. Je veux tout simplement rester assise comme je suis. Et ne rien faire pour l'instant, c'est possible ?

INFIRMIÈRE. – Oui, oui. Bien sûr. Je reste avec vous, ou vous voulez rester seule ?

OLGA. – Je veux rester seule. Peu importe. Ne partez pas.

INFIRMIÈRE. – Je suis ici avec vous. Je veux partager avec vous votre malheur, si vous voulez pleurer, pleurez, si vous voulez me raconter quelque chose, racontez.

OLGA. – Non, il vaut mieux que ce soit vous qui me racontiez quelque chose.

INFIRMIÈRE. – Moi, à vous ? Eh bien, d'accord. Voulez-vous que je vous raconte la danse « Delhi » ?

OLGA. – Danse ? Quelle danse ?

INFIRMIÈRE. – La danse « Delhi ». C'est comme ça que s'appelle cette danse. Danse « Delhi ». À la gloire de la capitale de l'Inde, la ville de Delhi. C'est une jeune femme, danseuse réputée, qui l'a créée. Un jour, elle s'est retrouvée en tournée dans la ville de Delhi. Et là-bas, elle s'est retrouvée dans un endroit très bizarre. Et il y avait beaucoup de souffrance à cet endroit. C'était un marché. Et il y avait là-bas de misérables estropiés et des vendeurs crasseux de bijoux contrefaits. Et là-bas, en pleine chaleur, les masses porcines pourries étaient suspendues, et des gens mangeaient leur nourriture avec

leurs mains crasseuses. Et voilà qu'en voyant tout ça, la danseuse a éprouvé tout à coup une douleur aussi intense que si on lui serrait contre la poitrine un morceau de fer chauffé à blanc. Telle était la douleur éprouvée tout à coup, par cette danseuse, alors qu'elle se trouvait au milieu de ce marché.

OLGA. – À cause de quoi, a-t-elle eu si mal ? Pourquoi ?

INFIRMIÈRE. – Probablement à cause de tous les gens qu'elle voyait.

OLGA. – Elle était, probablement très fragile, cette danseuse ? Pourquoi a-t-elle éprouvé de la douleur en voyant les autres, des gens qui lui étaient étrangers ?

INFIRMIÈRE. – Non, ce n'était pas une douleur causée par tous ces gens. Et ce n'était pas une douleur causée par la destinée de ces gens. C'était leur douleur, la douleur de ces gens eux-mêmes. Vous comprenez ? Elle n'a pas éprouvé une douleur causée par eux, elle a éprouvé leur douleur à eux. Elle a éprouvé la douleur de tous ces gens. Elle n'avait pas pitié d'eux, elle ne pensait pas à leurs destins malheureux. Elle a tout simplement tout à coup, éprouvé la douleur de tous les gens qui l'entouraient par hasard. Elle s'est mise soudain à sentir dans les gens, autour d'elle, beaucoup, beaucoup de douleur. Elle a tout à coup ressenti toute cette douleur. La douleur de tous ces gens. Et cette douleur est entrée en elle, au plus profond de son cœur, et elle y est restée pour toujours. Pas la désolation, pas une douleur causée par les autres, mais c'est la douleur des autres qui est devenue sa douleur à elle, au plus profond de son cœur.

OLGA. – Seigneur, ce doit être, probablement, affreusement pénible de trouver de la place en soi pour autant de douleur ? Rien qu'avec sa propre douleur, le cœur est tout

près de se déchirer en morceaux. Alors avec autant de douleur étrangère ? Et qu'est devenue cette pauvre femme ?

INFIRMIÈRE. – Elle a commencé à transformer cette douleur en une danse sublime et à libérer toute cette douleur. Elle a créé une danse sublime et enchanteresse nommée « Delhi ». Dans cette danse, comme un médecin habile, elle transformait la douleur des autres gens en beauté et bien-être, et ensuite, elle libérait tout cela. Elle rendait les autres gens libres de leur douleur. Elle rendait cette douleur moindre. En laissant entrer la douleur à l'intérieur de son cœur, elle a transformé la douleur en scintillement de beauté et de paix. Elle a réduit la quantité de douleur sur notre planète. Elle n'a pas multiplié la douleur comme le font tant d'autres, n'en a pas parlé, ne l'a pas augmentée, n'a pas lutté contre, mais au contraire, elle a placé la douleur des autres au centre de son cœur et à cet endroit elle a dilué cette douleur dans le sentiment de sa compassion infinie. Voilà. Voilà, je viens de vous raconter la danse « Delhi ».

OLGA. – Tout ça sonne très joliment. Et maintenant, où peut-on voir cette danse, à moins qu'elle ne danse plus ?

INFIRMIÈRE. – Non. Elle ne danse plus. Elle est morte il y a deux ans d'un arrêt cardiaque. Dans ce même hôpital. J'ai assisté à sa mort. C'est que j'étais son admiratrice, je suis allée voir sa danse de multiples fois, chaque fois qu'elle dansait dans notre ville. Mais je n'aurais jamais pu imaginer, que la femme, que je vénérerais littéralement, allait mourir dans mes bras. Sa mort, c'est ce que nous avons en commun. Et je me souviendrais toujours, comment son cœur battait et comment il s'est arrêté. Le sens de toute ma vie réside dans ce souvenir.

OLGA. – Vous savez, j'ai très mal en ce moment. Peut-être, pouvez-vous me suggérer ce que je dois faire ? Vous

parlez de tout si joliment. Et puis vous avez vu cette danse thérapeutique, que dois-je faire, j'ai très mal ? Mon mari est mort, j'ai deux enfants. Il me trompait. La dernière année de notre vie commune a été très compliquée, j'ai éprouvé d'intenses souffrances. Il est tombé amoureux d'une autre femme, ça m'a fait très mal. Je pensais qu'il n'y avait pas de douleur plus intense. J'ai même décidé de me suicider. J'ai avalé deux flacons de somnifères, mais on m'a sauvée. Mais mon mari, n'a pas pu supporter tout ça et son cœur n'a pas tenu. Aujourd'hui, il est mort dans vos bras, comme votre danseuse il y a deux ans. Que dois-je faire ? J'ai insupportablement mal. Et, probablement, que ce n'est que le début, les vraies douleurs et le vrai désespoir m'attendent, probablement, à mon retour à la maison quand je raconterai notre drame aux enfants. Et ensuite, quand je resterai seule et quand je vivrai seule. Probablement, j'irai beaucoup plus mal qu'aujourd'hui, mais aujourd'hui j'ai insupportablement mal. Que dois-je faire ?! Aidez-moi, s'il vous plaît, je vous en prie. Vous racontez des choses tellement merveilleuses. Sauvez-moi de cette horrible douleur. Transformez ma douleur en danse « Delhi ». Je ne peux pas supporter tout ça. Je vous en prie.

INFIRMIÈRE. – Je peux seulement vous raconter, ce que j'ai vu. Je peux seulement vous raconter cette danse, je n'étais qu'une observatrice. Je peux seulement vous faire prendre connaissance de cette danse, je ne suis qu'un témoin.

OLGA. – Racontez-moi ce que vous voulez, mais ne vous taisez pas. Quand survient le silence, je commence à me sentir seule et j'ai peur. Racontez-moi encore cette danse. Par quoi elle commençait et par quoi elle finissait ? Je vous écouterai. Je vous en prie. Ne vous taisez pas. Je vous en prie.

Pause.

INFIRMIÈRE. – Cette danse commençait par l’endormissement de la danseuse qu’elle nous montrait. Cette danse commence par le sommeil de la danseuse et la naissance chez elle pendant son sommeil des premiers mouvements de la danse. Tout son corps se met progressivement à obéir à ces mouvements. Mais en voyant cela, nous comprenons clairement, que cette danse est en train de naître hors de la volonté de la danseuse, cette danse est en train de naître de manière autonome à l’intérieur de son sommeil, elle est en train de naître dans le sommeil, elle émerge du sommeil, et la danseuse ne fait qu’obéir à cette danse. Ce n’est pas elle qui crée cette danse, c’est plutôt elle qui est cette danse même. Comment expliquer ça, je ne sais pas. Ce n’est peut-être que des suppositions de ma part. C’est simplement comme ça que je l’ai ressentie, c’est comme ça que je l’ai comprise pendant que je la regardais. Parce que la danse n’explique rien, la danse se danse tout simplement et c’est tout. Et ensuite, j’ai vu, qu’il y avait beaucoup de destins dans ces mouvements. Comment je l’ai compris ? Grâce aux mouvements fluides de ses bras. Les lignes des bras telles les vagues de l’océan m’ont rappelé les destins de nous tous qui vivons sur cette planète. Tous nos destins, étaient comme autant de vagues ou même de motifs. Oui. Voilà le mot juste. Tous nos destins sont comme des motifs. Mais quand on regarde plus attentivement, ce motif n’est qu’une seule ligne ininterrompue qui crée des dessins inimitables. Des figures sont créées par une seule ligne. Ces figures, ce sont nos destins bizarres, dessinés par une seule ligne ininterrompue. Et toute notre douleur, notre souffrance, nos espoirs, nos joies et nos rêves, tout ça, sont des motifs magnifiques, créés par une seule ligne ininterrompue. C’est une seule ligne. Une seule douleur pour tous. Parce que, nous avons, une seule douleur pour tous. Une seule ligne, et une seule beauté et un seul bonheur. Parce que, nous avons un bonheur pour tous et un seul sommeil. Un seul sommeil pour tous. Quand nous dormons, nous sommes tous égaux.

Nous sommes tous égaux dans notre sommeil. C'est par le sommeil que commençait et par le sommeil que se terminait sa danse. À nouveau, ces motifs sublimes de notre douleur et de notre joie, se transformaient en un fil de laine, celui avec lequel on tricote les chaussettes et les moufles, ce fil de laine, trouvait son commencement dans une grande pelote de laine. Cette pelote de laine se trouve être notre sommeil bienheureux. Nous plongeons de nouveau dans les profondeurs de son sommeil. Dans un seul sommeil commun, à nous tous. Et voilà tout, en somme. Et toute la danse.

Pause. Olga est allongée sur la banquette, elle a les yeux fermés. Elle dort.

LE RIDEAU SE FERME

LES ACTEURS ENTRENT EN AVANT-SCÈNE
ET SALUENT LE PUBLIC